



MADAME
DE CHAUMONT.

MADAME DE CHAUMONT, OU LES SOIRÉES DES ALPES;

Par l'Auteur des Matinées du Hameau.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
Chez Dujardin, Libraire, rue de la Harpe, N°. 81.

1807.

LES SOIRÉES DES ALPES.

TREIZIÈME SOIRÉE.

Un air pur, un site pittoresque, disposent presque toujours les cœurs au calme et à la douce gaîté. Aussi rien ne fut plus agréable que la promenade que firent nos aimables amis. Ils oublièrent au sein de la nature, tous leurs sujets d'inquiétude, pour mieux jouir du contraste piquant qu'offrent les Alpes au moment où la terre, sortant de son long sommeil, on voit les vallées et les croupes des montagnes se recou-

vrir d'une riante verdure, dont l'éclat a plus de charmes par son opposition avec les masses imposantes de ces neiges que les siècles amoncelèrent sur les crètes des monts, pour servir d'éternel réservoir aux fleuves qui arrosent nos vallées. M. Archem profita de cette promenade pour rendre plus sensibles à ses élèves les vérités qu'il leur avait démontrées dans le conte de Godfrède et Hypolite ; il osa même vanter le prix qu'avait reçu ce dernier, des soins qu'il s'était donnés pour former la jeune princesse. Séraphine, que la profondeur de ses idées avait enchantée, lui dit avec bonté qu'elle ne croyait pas qu'on pût rien faire de trop pour celui à qui l'on devait le développement de ses facultés. Ces seuls mots portèrent

la joie dans l'ame de notre savant. Pour Ernest et Edouard, ils furent si aimables, qu'Eglé et Caliste ne purent penser de la journée aux obstacles qui s'opposaient à leur bonheur. On rentra assez tard; et après un repas que la gaîté et l'appétit rendirent infiniment préférable à tous ceux qu'offrent nos modernes Lucullus, Caliste reprit sa lecture.

Suite de l'Histoire d'Elvire de Vermon, et du vicomte d'Orsange.

Marthe assise auprès de sa jeune maîtresse, garda le plus profond silence pendant la première lieue; et Elvire n'était point tentée de le rompre, quand sa gouvernante,

pressant sa main avec la plus vive affection, lui dit : Croyez, mademoiselle, que je suis loin d'être insensible à votre douleur; et en voilà la preuve, ajouta-t-elle en lui présentant une lettre. Elvire, à la lueur de la bougie qui éclaire la voiture, reconnaît l'écriture de d'Orsange; et celle qui, quelques mois avant, n'eût pas écrit, ni même reçu un mot d'une de ses compagnes d'enfance, sans l'aveu de sa mère, livrée désormais à elle-même, et égarée par les dangereux conseils d'une femme sans éducation et sans principes, s'empresse de parcourir les expressions de tendresse d'un homme que son père ne veut point consentir à lui donner pour époux.

Lettre du vicomte d'Orsange à Elvire de Vermon.

« Il a donc fallu paraître m'éloigner de l'ame de ma vie; il l'a fallu pour son repos! mais l'ombre épaisse de ce bois, d'où j'aperçois sa fenêtre, me cache à tous les yeux, tandis que mes gens et ma voiture suivent la route de Besançon. Je ne quitterai ces bois tutélaires que lorsque ma bien-aimée sortira de Chavançai. Je sais tout, et il faut que je me ressouvienne que le marquis est père de ce que j'aime, pour ne pas aller lui demander compte du bonheur de mon Elvire, qu'il veut sacrifier! Mais il n'en sera rien. Oui, Elvire, j'en jure par l'amour, nous serons réunis! L'or que j'ai tant méprisé jusqu'à ce jour, me

paraît bien précieux maintenant, puisqu'il a mis à ma discrétion tous les gardiens de mon plus cher trésor. Si Elvire le veut, je jouirai du bonheur de lui parler et de l'entendre, cette même nuit qui devait nous séparer pour jamais. »

Qu'on se peigne la joie, la surprise d'Elvire, en apprenant que le vicomte ne l'a point abandonnée; qu'il est près d'elle! Marthe lui explique en peu de mots que son ami, comme il le lui dit dans sa lettre, n'avait fait que feindre de quitter Chavançai, et que, caché dans le bois, il avait envoyé Véret, son valet de chambre, déguisé sous les habits d'un paysan, pour s'informer de tout ce qui se passait au château, et qu'elle, touchée de son malheur, aimant le vicomte mille

fois mieux que le baron, elle n'avait pas fait de difficulté de lui apprendre l'heure du départ de sa jeune maîtresse, et le lieu où on la conduisait; que Véret était revenu une heure après, lui avait remis la lettre de son maître pour Elvire, et avait gagné, à force d'or, les deux hommes qui devaient l'accompagner, pour qu'ils laissassent le vicomte se joindre à eux. Ce bon jeune homme, ajouta Marthe, suit à cheval votre voiture, depuis que nous avons quitté Chavançai; et il n'attend que votre aveu pour venir vous répéter qu'il vous aimera toute sa vie. Cet aveu ne se fit point attendre, et le vicomte et Elvire se répétèrent les sermens de s'aimer toujours. Le vicomte employa les prières les plus ardentes pour enga-

ger ma mère à ne pas suivre la route de Dole, et à venir recevoir sa foi au pied des autels. Elvire rejeta cette pensée comme un crime. Je puis résister, lui dit-elle, aux vœux de mon père; mais m'engager contre sa volonté ! non, jamais, d'Orsange, jamais ! Tout ce que les larmes du vicomte purent obtenir d'Elvire, ce fut la promesse de recevoir et de répondre à ses lettres, qu'il ferait parvenir sous l'adresse de Marthe. C'est ainsi que cette femme, séduite par les présens du vicomte, ne craignait point de trahir son maître, et de laisser celle dont elle avait soigné l'enfance et qui lui était confiée, s'engager dans les plus fausses démarches. M. d'Orsange, consolé par l'espérance de réussir, avec le temps, à faire con-

sentir Elvire à un mariage secret, redevint plus calme, et entendit avec reconnaissance son amie l'assurer que, puisqu'elle était certaine qu'il l'aimerait toujours, elle saurait résister à toutes les menaces et à toutes les séductions, et ne s'engagerait jamais parmi les filles du Seigneur; que si le temps ne rendait pas son père favorable à leur amour, elle lui donnerait sa main lorsqu'elle aurait atteint l'âge où il lui serait permis d'en disposer. M. d'Orsange l'accompagna jusqu'à Dole, et se cacha dans cette ville pour ne pas s'éloigner de sa bien-aimée, et être à portée de la secourir si on voulait employer la violence pour la forcer à prendre le voile. Leur séparation fut très-cruelle. Elvire cependant arriva à

à l'abbaye de ***, beaucoup moins malheureuse qu'en quittant Chavançai; car il n'est que trop certain que de toutes les douleurs, la plus poignante est de douter de la tendresse de ce qui nous est cher.

La réception qu'on lui fit à l'abbaye de ***, lui prouva que son père s'était occupé que son sort n'eût rien de pénible. Aussi les lettres de Sophie, celles de son amie, charmèrent-elles sa solitude: elle crut, pendant quelque temps, qu'elle pourrait au moins jouir du repos.

La lettre d'Elvire au baron de Sernan, où, sans pitié pour les sentimens qu'elle ne pouvait douter qu'il éprouvât pour elle, lui apprenait qu'elle avait changé pour lui, arriva à Paris au moment où M. de Sernan venait enfin d'arracher son

frère à l'esclavage. Le cœur rempli de joie et d'espérance, il allait partir avec lui et M. de Chaumont pour la Franche-Comté. Douce chimère qui lui faisais croire à la félicité, lorsqu'elle était détruite pour jamais, combien, en te dissipant, tu le rendis infortuné! Il a lu la lettre d'Elvire, et ne peut croire au malheur qu'elle lui annonce: il la relit, la fureur s'empare de son ame; et celui qui se montra toujours si patient, qui sut toute sa vie supporter avec tant de sang-froid les contrariétés qui accompagnent l'existence la plus heureuse, perd tout-à-coup cette philosophie qui avait rendu son printemps aussi calme que l'hiver de la vie. Il n'a jamais connu qu'une passion, mais cette passion lui ôte la raison: il

effraye son frère et son ami par le désordre qui se peint dans ses yeux. Ils lui demandent le sujet de son trouble ; il leur présente la lettre d'Elvire, et ils sont instruits de l'injure dont il brûle de se venger. M. de Chaumont lui demande ce qu'il compte faire. Partir sur-le-champ, dit-il, me baigner dans le sang du séducteur qui m'enlève Elvire, et tout fumant de son sang, forcer la perfide à s'unir à moi. Jamais ses amis ne purent le faire revenir à un parti plus modéré. Je pars seul, disait-il, si vous ne voulez pas m'accompagner : il faut que d'Orsange meure, et qu'Elvire tienne une promesse que son perfide cœur a répétée dans le temple d'un Dieu qui venge le parjure, et sur la tombe de sa seconde mère.

Malgré que les amis du baron désapprouvassent ses résolutions violentes, ils avaient un trop tendre attachement pour lui, pour le livrer seul à l'état douloureux où il était : ils lui promirent donc de le suivre. M. de Chaumont, qui aimait beaucoup Sophie, ne put voir avancer sans plaisir le moment de la revoir. Les trois amis partirent quelques heures après l'arrivée de la lettre d'Elvire. L'impatient Sernan paya si généreusement les postillons, qu'avant la fin du quatrième jour ils furent à Chavançai.

Le malheur qui, depuis la mort de la comtesse, s'était attaché à la destinée de ma mère, voulut que son oncle, le seul être capable de la protéger, au moment où il allait partir avec Sophie pour Dole, fut

attaqué d'une fièvre maligne, suite du chagrin que lui causait l'espèce d'indifférence que lui montrait son frère, depuis qu'il s'était déclaré le protecteur de d'Orsange. Cette maladie, sans avoir des caractères très-alarmans, privait entièrement le comte de toutes ses facultés, et forçait votre mère à ne s'occuper que des soins qu'il exigeait. La pauvre Elvire, en l'apprenant, fut au désespoir. Qu'aurait-elle éprouvé, si elle avait su qu'au moment même où le comte était hors d'état de s'occuper de son sort, Sernan arrivait à Chavançai ! Sa tête semblait plus égarée que jamais, par l'approche des lieux où il avait connu, pour la première fois, Elvire. Mon aïeul le reçut avec la plus grande joie, et fut enchanté de le

trouver toujours disposé à s'unir à sa fille; car, en la forçant à prendre le voile, il sacrifiait le bonheur qu'il goûtait à posséder sa fille près de lui, à la crainte du ridicule. Il lui paraissait impossible qu'Elvire ne se mariant point, et restant dans le monde après que son contrat avait été signé avec le baron, elle pût échapper aux traits de la satire qui retombaient sur lui; au contraire, le mariage se terminant, tout rentrait dans l'ordre, et il retrouvait son Elvire. Se laissant donc emporter par cet amour de lui-même, dont les plus sages des humains peuvent à peine vaincre l'empire, il partit en hâte avec Sennan pour Dole. Celui-ci, tourmenté par le desir de la vengeance, fut affligé d'apprendre que le vicomte d'Orsange avait quitté

la province; car l'ami d'Elvire, pour inspirer plus de confiance à ses ennemis, et pour qu'on ne privât pas ma mère de la liberté dont elle jouissait à l'abbaye, avait fait sortir ses équipages de la Franche-Comté, tandis qu'il était caché près du couvent de sa bien-aimée; et son rival, trompé par ces apparences, crut qu'il fallait renoncer à ses projets contre lui, et ne fut plus occupé que de rappeler l'amour dans le cœur d'Elvire. Il osait s'en flatter. Mais quand ma mère, demandée au parloir par mon aïeul, ne lui eut laissé voir que la plus profonde indifférence, qu'elle répondit avec calme à tous ses emportemens, il tomba dans le désespoir, et sentit qu'il avait perdu pour jamais le cœur d'Elvire. Oubliant

alors cette délicatesse qui l'avait toujours distingué, il fut une preuve que l'être le plus vertueux cesse de l'être, s'il se laisse maîtriser par un sentiment impétueux; car un honnête homme ne doit pas supporter l'idée de recevoir une main que la contrainte force à lui accorder : et Sernan, le sage Sernan osa applaudir à la rigueur avec laquelle mon aïeul traita sa fille en la voyant plus rebelle que jamais à ses ordres. Etablis à Dole, près du couvent d'Elvire, mon grand-père et le baron ne lui laissaient plus aucun repos. Elle instruisait exactement son ami de tout ce qui se passait. Il la suppliait toujours de fuir la persécution; il lui écrivait qu'il avait chargé l'homme qui était à la tête de ses biens, de les vendre. Lorsque ma

fortune sera réalisée, ajoutait-il, il me fera passer mes fonds, et nous vivrons sans inquiétude dans une terre hospitalière, où l'amour assurera notre félicité. Elvire résistait encore; mais, privée des conseils de Sophie, dont les lettres étaient rares, car l'état du comte ne changeait point, et ne lui laissait aucune liberté; n'ayant que Marthe, qui était entièrement vendue au vicomte, pour unique amie; traitée avec une sévérité incroyable par son père, elle sentait sa résolution de ne pas former de liens désapprouvés par le comte, s'ébranler chaque jour.

Le vicomte, cependant, furieux de la voir hésiter à quitter la France, crut qu'elle ne l'aimait point autant qu'il la chérissait : il pensa que Sernan n'était peut-être pas entière-

ment banni de son cœur; et il prit la résolution de la lui disputer les armes à la main. Avant d'écrire au baron pour lui demander d'assurer leurs droits par un combat à outrance, il prépara tout pour enlever Elvire s'il était vainqueur; et si elle consentait à le suivre, il s'était assuré, par Marthe, des intelligences dans le couvent, qui rendaient la sortie d'Elvire très-facile. La présence seule du marquis lui faisait craindre de n'avoir pas le temps d'exécuter son projet : mais le hasard le servit; et le marquis qui, malgré la froideur qu'il marquait au comte, l'aimait très-tendrement, étant inquiet de n'avoir pas de ses nouvelles depuis trois jours, partit pour Chavançai afin d'en apprendre par lui-même, laissant le baron de

Sernan à Dole. Le vicomte, dès le soir du départ de mon aïeul, dont Véret épiait par ses ordres toutes les actions, écrivit le billet suivant à M. de Sernan :

Billet du vicomte d'Orsange au baron de Sernan.

« Je viens d'apprendre, monsieur, que vous regrettiez que j'aie quitté la Franche-Comté sans que nous nous soyons vus. Comme, en vérité, je serais aussi fâché que vous si nous ne nous rencontrions pas, je m'empresse de vous prévenir que demain, à cinq heures du matin, je serai sur le rempart, derrière la prison. Là, le sort décidera quel est celui de nous deux qui mérite de posséder ce que la nature forma de

plus beau, de plus aimable. Tout à vous, monsieur.

D'ORSANGE.

» J'aurai des pistolets. »

Sernan, qui haïssait le vicomte en proportion de ce qu'Elvire lui montrait de froideur et de dédain, même depuis qu'il n'était plus que son persécuteur, fut enchanté que son rival vînt se présenter à sa vengeance : ainsi il ne se fit point attendre. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre de témoins, et n'avaient amené que leurs valets de chambre. Après s'être salués, ils prirent chacun un pistolet, le chargèrent, se déshabillèrent, et s'étant éloignés de dix pas, ils tirèrent au même moment. La balle du pistolet de Sernan blessa légèrement le vicomte au bras;

dirigée par une main plus sûre, celle de d'Orsange alla atteindre le baron au milieu de la poitrine. Le vicomte ne peut se défendre d'une vive douleur en voyant ce jeune homme, qui n'avait d'autre tort que ceux causés par une passion indomptable, tomber sans mouvement baigné dans son sang. Il voulait lui prodiguer tous ses soins, et Véret le suppliait en vain de ne pas oublier sa propre sûreté. Voyant que ce motif n'était pas assez puissant, il lui dit bas à l'oreille : Voulez-vous perdre, monsieur, le fruit de votre victoire, et abandonner mademoiselle de Vernon à ses persécuteurs ! Ce nom le rappelant à son amour, et au desir de s'unir à sa bien-aimée, il quitta le lieu où le malheureux de Sernan était étendu sans cou-

leur et sans force, non sans le recommander avec chaleur aux soins de son valet de chambre. Véret accompagna son maître jusqu'à une épaisse forêt peu distante de Dole, où l'oncle de cet homme était garde. Sa chaumière était un asile sûr pour le vicomte. Avant le combat de son maître, Véret avait prévenu ce bon vieillard que M. d'Orsange viendrait s'y réfugier, s'il ne succombait point. Il fut reçu avec la plus touchante hospitalité chez ce brave homme. Ce fut là qu'il écrivit à Elvire. Véret, sous le déguisement qu'il employait ordinairement pour s'introduire chez Marthe, revint à l'abbaye et lui remit la lettre du vicomte. Elvire, qui l'ouvrit avec une extrême émotion, ne put se défendre de verser des larmes amères en y lisant ces mots :

Lettre du vicomte d'Orsange à Elvire de Vermon.

« C'en est fait, Elvire! ma vie ou ma mort dépendent de vous. Je ne pouvais plus supporter les injustes prétentions de Sernan; les armes devaient enfin décider de nos droits. Le ciel a paru s'intéresser à ma cause, et ce malheureux jeune homme est tombé sous mes coups. Il n'y a plus pour moi de sûreté en France. Cependant je préfère le trépas, à l'idée de m'éloigner de vous. Tout est prêt pour mon départ; mais si vous refusez encore de m'accompagner, je reste pour offrir ma vie à mes ennemis. Qu'ai-je besoin de mettre en sûreté une existence que votre indifférence condamnerait à un malheur éternel! Un mot,

Elvire,

Elvire, qui m'apprenne si je puis espérer que devenant ma compagne chérie, vous suivrez ma destinée, ou si la même arme qui trancha les jours de Sernan, doit terminer les miens! »

Elvire, après la lecture de cette lettre, parut en proie au plus violent combat. Marthe vit le trouble de ce cœur que l'amour filial, le devoir, la passion la plus ardente, la crainte de la perte de ce qu'elle aimait, le regret d'être cause de la mort d'un homme qui n'avait d'autre tort que de la trop aimer, déchiraient et entraînaient tour-à-tour. Cette femme, qui avait reçu par Véret les instructions du vicomte, et qui avait le projet d'épouser cet homme, loin de chercher à affermir sa jeune maîtresse dans le sentier pénible,

mais sûr, de la vertu, lui peignit le danger du vicomte de la manière la plus effrayante, lui promit de ne point la quitter si elle le suivait, lui apprit que le valet de chambre lui avait dit que tout était préparé pour son enlèvement de l'abbaye, et que si elle refusait de suivre d'Orsange, il était certain qu'il attenterait à sa vie, plutôt que d'attendre que sa tête fût menacée par les lois. Cette dernière phrase fut la seule qu'entendit ma mère. Elle aimait le vicomte avec idolâtrie. Il voulait mourir si elle refusait de lui donner sa foi, et sa main tremblante traça la promesse qu'on lui demandait. Mais elle mit pour condition à cette promesse, que Marthe la conduirait dans la chaumière, au lieu que le vicomte vînt l'attendre sous les murs

de l'abbaye, et que dans cette demeure agreste, un ministre des autels recevrait leurs sermens. C'est assez, lui disait-elle dans sa lettre, de fuir ma famille, de m'expatrier pour toujours, sans ajouter à mon crime celui de suivre un homme que je ne pourrais encore nommer mon époux. D'Orsange, je manque pour vous à tout ce que je dois aux auteurs de mes jours; mais au moins, quand je porterai votre nom, je n'aurai point à rougir, et en vous accompagnant je remplirai un devoir sacré. Véret rapporta cette réponse au vicomte, qui, aimant la vertu presque à l'égal de son Elvire, approuva ce qu'elle lui demandait.

La seule difficulté était de trouver un ministre des autels. L'oncle de

Véret la leva. Il y avait près de sa cabane, un bon ermite qui avait des pouvoirs de Rome. Mademoiselle de Vermon ne pouvait quitter le couvent avant minuit; le reste de la journée suffisait pour prévenir le vieux cénobite, qui consentit à recevoir leurs sermens. D'Orsange répondit à Elvire, qu'elle serait obéie. Véret, dont le zèle était aussi infatigable que la générosité de son maître était grande; après avoir remis cette lettre, resta dans les environs du couvent, jusqu'à l'heure où mademoiselle de Vermon devait le quitter. Elle sonna, cette heure fatale! Ma mère sortit sans accun accident de ce lieu saint. Une voiture parfaitement fermée, et attelée de quatre chevaux vigoureux, l'attendait auprès des murs

avec le valet de chambre du vicomte, qui l'aida à y monter. En moins d'un quart-d'heure elle fut à la cabane du vieux garde. Le vicomte, qui comptait chaque instant, et qui, dans son agitation, ne pouvait rester sous le toit paisible qui lui servait d'asile, se promenait devant la porte au moment où elle arriva. A peine la voiture fut-elle arrêtée, qu'il ouvrit la portière; et prenant dans ses bras Elvire, qui, depuis son départ du couvent, était presque inanimée, il la porta au pied de l'autel rustique que le bon habitant de la forêt, aidé de sa femme et de son fils, avait dressé pour l'auguste cérémonie dont ils allaient être témoins. L'ermite, dont les traits vénérables inspiraient la confiance, y attendait les jeunes

époux. Elvire se laissa tomber à genoux devant le ministre de Dieu; elle essuya les larmes qui coulaient sur ses joues, et regardant le vicomte, elle lui dit de la manière la plus touchante : Ce sont les dernières que je me permettrai de verser; je renonce pour toi au titre cher et précieux de fille et d'amie; mon existence alors doit t'être dévouée entièrement. D'Orsange, je te confie mon bonheur; mais si je n'étais pas heureuse, tu n'entendrais jamais un murmure, car je n'oublierais point que je me suis ôté tout droit de me plaindre. Mon Père, ajouta-t-elle, commencez les cérémonies qui vont me lier pour toujours; et puissent vos prières appeler sur nous les bénédictions du ciel! Hélas! il demanda pour Elvire

ces bénédictions célestes; mais le Dieu de toute justice rejeta des prières et des vœux que la volonté paternelle n'avait point approuvés ; et Elvire, ma malheureuse mère, malgré l'exercice des vertus les plus pénibles, ne put obtenir sur cette terre, le pardon d'une faute qui entraîne toujours après elle les plus grands malheurs. Déjà cette faute eût été punie, si ma mère eût pu voir le désespoir que la nouvelle de sa fuite causa dans toute sa famille. Mon aïeul tomba dans une morne tristesse, qui ne le quitta jamais. La marquise, qui employa tous les moyens de savoir quel lieu habitait sa fille, ne pouvant découvrir son asile, pensa en mourir de douleur, et ne dut la vie qu'à la force de son tempérament, qui fut dès-lors entièrement altéré.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'éprouva votre mère ; les larmes qu'elle répand encore en parlant de sa cousine, et ses bontés pour moi, unique fruit de son union avec le vicomte, suffisent pour vous apprendre ce qu'elle souffrit en perdant pour toujours l'amie de son enfance. Cependant, elle et le comte, qui étaient les seuls qui n'eussent point à se reprocher sa perte par trop de faiblesse ou une sévérité excessive, furent les moins malheureux. Le comte, qui commençait à se rétablir, employa même tous ses soins pour consoler son frère ; mais ce fut inutilement. L'état de M. de Sernan, qui était toujours entre la vie et la mort, ajoutait encore à la douleur de mon aïeul, et plongeait dans le

plus grand chagrin le frère de cet infortuné. M. de Chaumont obtint cependant qu'on ne différât plus son hymen avec Sophie; et ce mariage, qui, quelques mois auparavant, devait se faire avec tant d'éclat, fut célébré sans aucune pompe, dans la chapelle du château de Chavançai. MM. de Vermon jurèrent de ne plus sortir de cette terre, et de n'admettre chez eux aucun étranger; serment qu'ils ont tenu avec la plus grande exactitude; car rien, pas même le bonheur dont a joui madame de Chaumont, en récompense de ses vertus et de sa piété filiale, n'a pu cicatriser la plaie profonde que la perte d'Elvire fit dans leur cœur. Mais revenons à ma mère. Dès qu'elle fut mariée, elle renferma dan son sein l'affliction

qu'elle ne put s'empêcher de ressentir, en pensant qu'elle allait s'éloigner pour jamais de ses parens et de sa patrie, pour ne montrer qu'un front serein à l'époux qu'elle idolâtrait, et ne point troubler la joie qu'il éprouvait.

Aussitôt après que le bon ermite eut donné, à ma mère et à M. d'Orsange, une attestation de leur mariage, signée par Véret, Marthe et le garde, Elvire et le vicomte, dont la générosité avait assuré pour jamais le bonheur de la famille du vieil habitant de la forêt, remontèrent dans la même voiture qui avait amené ma mère à la cabane; et le vicomte, assis près de l'objet de son amour, oubliait l'univers pour ne voir que son amie, que son épouse. L'amour le rendait si fortuné, qu'il

ne s'apercevait ni du temps, ni des distances; et il arriva à Avignon sans avoir à peine remarqué qu'il avait changé de place.

Le duel du vicomte avec M. de Sernan, la crainte des poursuites de la famille de ma mère, tout devait engager mes parens à se fixer en pays étranger. Ils ne pouvaient trouver hors de France, une ville plus agréable qu'Avignon : sa délicieuse situation enchanta Elvire; elle le dit à mon père, et il fut décidé qu'il n'iraient pas plus loin. Le vicomte, qui ne voulait, disait-il, exister que pour l'amour, envoya sa démission au ministre de la guerre. La paix qui venait d'être conclue, lui en laissait la liberté. Il avait encore une somme assez considérable en or et en traites, pour faire son

établissement dans le Comtat, et attendre, d'une manière agréable, les fonds que son homme d'affaires devait lui faire passer. Ma mère desirait qu'il louât une maison de campagne sur les bords délicieux du Rhône; mais mon père, car je ne donnerai plus que ce nom au vicomte, parut préférer la ville. Ma mère en fut affligée, mais n'insista pas. Ils étaient descendus dans l'une des meilleures hôtelleries d'Avignon. Véret et mademoiselle Marthe, qui avaient accompagné mes parens dans une voiture de suite, furent chargés, par mon père, de chercher le plus bel hôtel qu'on put trouver à Avignon, de le faire meubler délicieusement, et sur-tout d'y réunir tout ce qui pouvait être agréable et utile à Elvire, qui n'a-

vait rien voulu emporter de tout ce qui lui appartenait, et qui étant destinée à posséder de grands biens, se serait trouvée, sans ceux que possédait son époux, aussi dénuée que la fille du plus pauvre artisan. Mais, comme je vous l'ai dit, mon père jouissait d'une fortune immense, et son amour pour ma mère devait faire croire que non-seulement jamais Elvire ne sentirait les horreurs de la misère, mais qu'elle aurait toujours toutes les jouissances et tous les plaisirs qui se pressent en foule autour de la demeure du riche; et cette pensée eût encore été confirmée en voyant ma mère conduite, par son époux, dans une maison où tout respirait le goût et la magnificence, où de nombreux valets, richement habillés, attendaient son

arrivée avec empressement, d'après tout le bien que Marthe leur avait dit de sa jeune maîtresse. Cette femme éprouvait la plus grande joie de parer Elvire de tous les dons du vicomte, qui n'avait point trouvé d'étoffes, de dentelles trop belles, de diamans d'un trop grand prix pour sa bien-aimée, pour qui il avait fait faire la voiture la plus élégante, et acheté les plus beaux chevaux qui existassent dans le Comtat. Qui l'eût vue, jouissant avec reconnaissance et modération de tous ces biens, eût dit, je le répète: Jamais cette charmante femme ne connaîtra les poignans chagrins, compagnons inséparables de la pauvreté. Eh bien! qu'on vienne quelques années après dans cette même ville; et on apprendra comment on

peut passer du faîte de la richesse, au plus entier dénuement.

ARCHEM.

Les exemples trop fréquens de ces bouleversemens entiers des fortunes les plus brillantes, dont on accuse toujours le sort, sont presque toujours la suite des passions, ou de spéculations imprudentes.

DOMANDI.

Cela est tellement certain, qu'il y a bien plus de grandes fortunes détruites, que l'on ne voit de gens jouissant d'une douce médiocrité, tomber dans la misère. Les hommes riches sont persuadés qu'ils peuvent tout entreprendre, et se permettre les plus folles dépenses, sans crainte pour l'avenir. Ces monts d'or acquis, ou par de longs et utiles tra-

vaux de leurs pères, ou, ce qui est plus pénible encore, par l'asservissement de toutes leurs volontés aux caprices d'un maître; ces monts d'or, dis-je, semblables à la neige que les premiers vents du sud font rouler avec fracas dans les abîmes en torrens fangeux, se dissipent promptement, et l'idole dépouillée de ses vêtemens de pourpre, ne paraît plus qu'un être faible et misérable. Mais je me laisse entraîner, comme si j'avais conservé ces graces de la jeunesse, qui font pardonner ces fougueux transports, et j'oublie que nos aimables enfans doivent être fatigués, et qu'ils aimeront sûrement mieux aller dormir, que d'écouter mes sentences.

Madame de CHAUMONT.

On ne peut trop entendre les le-

çons de la sagesse; mais, mon cher M. Domandi, vous devez vous-même avoir besoin de repos, et nous allons vous laisser.

QUATORZIÈME SOIRÉE.

La promenade que l'on avait faite la veille, empêcha Eglé de se trouver dans le jardin, ainsi qu'elle en était convenue avec Albertine, pour apprendre d'elle le secret qu'elle avait pour guérir la profonde tristesse de Caliste, à qui la sensible Eglé prenait un bien plus vif intérêt depuis qu'elle avait commencé le récit de ses malheurs. Aussi elle ne manqua point, sous le prétexte d'aller cueillir des fleurs, de se trouver auprès de la grotte. Albertine était déjà à l'y attendre. Madame de Chaumont était enfermée avec Caliste; M. Domandi était à l'hospice; Séraphine prenait une leçon de grec avec M. Ar-

chem ; Rose brodait auprès d'eux ; les jeunes gens étaient à la chasse : ainsi Églé et Albertine ne devaient pas craindre d'être interrompues. Elles s'assirent sur un banc ; et Albertine, après avoir fait deux ou trois éclats de rire, embrassé cinq ou six fois sa sœur, lui dit :

Tu me crois bien insensible ?

ÉGLÉ.

Non, mais si étourdie, que tu n'as pas le temps de sentir.

ALBERTINE.

C'est possible, quelquefois ; mais il est des choses qui intéressent mon cœur, et tout en riant je suis capable d'éprouver beaucoup de sensibilité. Mais venons au fait. Caliste n'est triste que parce qu'elle aime mon frère : mon frère l'adore ; ils sont

au désespoir, parce qu'ils craignent de n'être pas unis.

ÉGLÉ.

Si ce que tu penses est vrai, ils sont bien à plaindre ; ne pouvoir être uni à ce qu'on aime, est le comble du malheur.

ALBERTINE.

On le dit ; et comme, lorsqu'on est malheureux, on ne rit pas, et que je veux que tout ce que j'aime rie, parce que cela m'amuse, je veux les marier.

ÉGLÉ.

Toi ?

ALBERTINE.

Oui, moi ; et voilà comment. Tu sais que malgré le grand air grave de mon père, je suis son enfant gâté ; qu'il ne peut rien me refuser : eh

bien, lorsque nous serons arrivés à Turin, je me jetterai aux genoux de mon père; je lui dirai : Caliste et Ernest s'aiment; ils ne peuvent être heureux que si vous les mariez. La pauvreté de Caliste est le seul obstacle que vous puissiez y opposer. Eh bien, mon père, permettez que je donne la moitié de ma fortune à Caliste. Moi, je n'ai pas besoin d'être riche, car je n'aimerai jamais personne : ma gaîté est pour moi le plus grand bien; et si vous refusez ma prière, je vais devenir triste comme Héraclite. Mon père consentira à les unir, et Ernest sera heureux.

ÉGLÉ.

Tu es un charmant enfant, ma bonne Albertine! Que je te sais gré de m'avoir mise dans ta confidence!

Je n'ose, comme tu sais, jamais rien demander à mon père; mais toi, tu lui diras qu'Églé aussi veut assurer le bonheur de Caliste, et que s'il ne la trouve pas assez riche de la moitié de ta fortune, je lui donne aussi la moitié de la mienne.

Les deux sœurs, par la plus louable de toutes les illusions, croyaient ainsi pouvoir faire le bonheur de deux êtres qui leur étaient bien chers; et elles étaient loin de croire que personne les entendît, quand Ernest vint se jeter à leurs pieds, et les serrant toutes deux dans ses bras, leur dit : Vous allez donc, mes charmantes amies ! devenir mes anges protecteurs. Ah ! la joie que j'éprouve en vous trouvant si sensibles à mon sort, me fait oublier tout ce que j'ai souffert. Les

deux sœurs furent aussi étonnées que l'est peut-être le lecteur, en voyant Ernest près d'elles, lorsqu'elles le croyaient à la chasse; mais elles surent de lui qu'il était rentré, avec Edouard, par une petite porte qui communiquait de la montagne au fond de la grotte du jardin, et qu'ils avaient tout entendu; car Edouard était là aussi debout, appuyé sur son fusil, considérant avec attendrissement son Églé, qui, en levant les yeux et l'apercevant, rougit et perdit toute contenance. Mais que cet embarras la rendit belle à ses regards! Il se permit, pour la première fois, de le lui dire, avec un feu qui ne peignait que trop les sentimens dont il n'osait parler. Elle ne répondit pas, soupira; et ce soupir fut recueilli par le cœur

d'Edouard, qui aimait mille fois mieux encore Eglé, en la voyant prête à sacrifier une grande partie de sa fortune à son frère. Pour Ernest, rien ne pouvait contenir l'expression de sa reconnaissance ; et il n'y eut que l'idée que Caliste devait être descendue dans le cabinet de M. Domandi, qui put le faire consentir à rentrer. Nos quatre jeunes gens revinrent ensemble, et trouvèrent toute la société de la chaumière réunie. Madame de Chaumont leur dit qu'ils s'étaient fait attendre ; qu'il était déjà tard, et que l'on ne ferait pas de musique. Alors Caliste reprit le récit des aventures de sa mère.

Suite de l'Histoire d'Elvire de Vermon et du vicomte d'Orsange.

Elvire aurait pu croire que le ciel lui pardonnait les torts graves qu'elle avait eus envers sa famille ; car une année s'était écoulée pour elle dans un bonheur qui eût été parfait, si elle eût pu presser contre son sein les amis dont elle était séparée, et dont, graces aux tendres soins de mon père, elle apprenait exactement des nouvelles par le garde de la forêt, qu'il avait chargé d'aller tous les mois à Besançon, et qui écrivait à son neveu tout ce qui avait quelque rapport aux parens de ma mère. Il lui manda enfin, que M. de Sernan était rétabli, et qu'il vivait retiré dans sa terre, qu'il ne quittait que pour aller à Cha-

vançai. Ces détails permettaient à Elvire de se livrer aux plaisirs. Les fêtes que mon père, à qui son homme d'affaires avait fait passer le prix de ses terres, faisait se succéder sans cesse, pour charmer tous les instans de sa bien-aimée; une société aussi brillante que choisie, qui se réunissait chez elle, et dont elle était chérie, n'étaient cependant point ce qui enivrait son ame : ce qui la rendait fortunée, c'était l'amour tendre et constant que lui montrait son époux, qui, au milieu d'un monde qu'il aimait, et dont il était fait pour être aimé, ne connaissait rien qui fût comparable à son Elvire. Malgré sa jeunesse, elle trouvait, il est vrai, que mon père étalait un trop grand faste et faisait des dépenses trop considérables;

elle était affligée qu'il ne plaçât pas ses fonds en terres : mais il lui disait qu'il les avait confiés aux plus riches banquiers de la ville, et qu'ainsi son revenu se trouvait doublé, ce qui le mettait en état, non-seulement de soutenir son rang avec magnificence, mais d'être utile aux infortunés. Elvire, qui faisait les aumônes les plus considérables, et dont les bienfaits se répandaient sur tous les malheureux, ne trouvait point d'objections à ce qui lui procurait le plus grand bonheur qu'elle connût, après la tendresse de son époux. Cependant elle ne pouvait voir, sans douleur, son bien-aimé mettre souvent beaucoup d'or sur une carte, et suivre, avec acharnement, des chances qui, presque toujours, tournaient contre lui.

Mais il répondait avec tant de douceur à ses observations à ce sujet, et il était tellement justifié par l'exemple de tous les gens riches de la société d'Avignon, où l'on jouait très-gros jeu, que tout en ne partageant pas ses goûts, Elvire ne pouvait le blâmer autant qu'elle l'eût fait, si, ayant plus d'expérience, elle eût su que la passion du jeu s'accroît toujours, et que tel qui commence par risquer quelques louis, finit, s'il se laisse entraîner, par ne s'arrêter que lorsque sa ruine est complète. Mais, comment se serait-elle portée à de si tristes réflexions? La certitude qu'enfin elle portait dans son sein un gage de l'amour d'un époux adoré, lui faisait éprouver une joie si vive, qu'elle ne pouvait avoir que des pensées

douces. Mon père partageait sa félicité ; cependant elle fut troublée par l'extrême dérangement que la santé de ma mère éprouvait. Elle était presque toujours hors d'état de recevoir et de faire les honneurs des grands soupers qu'elle donnait chaque semaine. Mon père voulait renoncer à toute société, pour ne s'occuper que d'elle ; mais comme elle n'ignorait pas que ç'eût été pour le vicomte un sacrifice très-pénible, elle exigea qu'on ne changeât rien au train de sa maison. Ainsi, tandis qu'elle était livrée à une langueur et à des souffrances qui la rendaient d'une mélancolie qu'elle ne pouvait vaincre, une foule d'oisifs se réunissaient chez elle, et y jouissaient de tous les plaisirs qu'on avait l'habitude de trouver dans sa maison,

sans presque s'apercevoir de son absence. Son époux, qui passait près d'elle tous les momens que la société lui laissait de libres, avait alors pour elle des attentions si touchantes, qu'elle ne pouvait s'affliger que d'être forcée, par sa santé, à ne pas partager tous ses plaisirs. Elle lui trouvait bien quelquefois un air triste, mais elle l'attribuait au chagrin que lui causait sa mauvaise santé ; et il ne lui en était que plus cher. Enfin, l'instant de ma naissance arriva, et fut marqué par les horribles souffrances que ma mère éprouva. Combien alors, malgré les caresses, les consolations que lui prodiguait mon père, il lui parut affreux de n'être pas soutenue dans les bras de sa mère ou de sa Sophie! et elle faisait entendre toujours leurs

noms au milieu des cris que ses douleurs lui arrachaient. Mon père en était pénétré, et il eût donné tout au monde pour les voir près de sa bien-aimée, qui était si mal que l'on craignit pour ses jours; et mon père jura de ne pas lui survivre si elle succombait à ce cruel état. Mais il fallait que je reçusse l'existence pour souffrir; et ma malheureuse mère, au moment où on n'avait plus d'espoir pour sa vie, me donna la naissance. Mon père me reçut comme un bienfait du ciel; il me couvrit de baisers, me présenta à ma mère, qui, en me voyant, oublia ses souffrances. Elle n'avait point voulu que l'enfant de son amour fût éloigné une seule minute d'elle. Je fus nourrie près de ma mère, qui partagea presque tous

les soins que j'exigeais avec la femme qui me donnait son lait. Mon père passa les neuf jours qui suivirent ma naissance, enfermé près de ma mère, à qui le bonheur rendait des forces et de la santé. Elle fut la première à le prier de ne pas se priver plus long-temps de tout plaisir, et de recevoir ses amis. Elle ignorait, hélas! quel était le danger de ces sociétés qu'elle l'engageait à voir de nouveau. Personne ne prenait à elle assez d'intérêt pour l'en avertir; et ce ne fut que lorsque sa santé fut rétablie, et qu'elle se trouva en état de faire les honneurs de chez elle, qu'elle apprit combien il avait été malheureux pour elle d'avoir été forcée de vivre dans une retraite qui avait donné accès dans sa maison, à des hommes qui n'eus-

sent pas osés s'y faire présenter avant ce temps.

Quatre mois avaient si complètement changé la société de son mari, qu'en voyant entrer chez elle des hommes qui lui étaient entièrement inconnus, et qui, malgré des titres et de beaux noms, avaient un ton et des manières si peu faites pour lui convenir, elle crut qu'un rêve pénible l'agitait ; mais elle ne fut que trop persuadée que ce n'était pas une illusion, lorsqu'elle vit mon père les traiter avec la plus grande familiarité, qu'elle ne retrouva plus cette conversation tantôt enjouée, tantôt sérieuse et instructive qui distinguait l'hôtel d'Orsange, et qu'elle la vit remplacée par des discussions sur des coups embarrassans, et qui com-

promettaient souvent la fortune des intéressés. Le son harmonieux des instrumens était remplacé par le bruit des dés, celui de l'or, qu'une carte rouge ou noire faisait passer tout-à-coup dans les mains de celui qui souvent dirigeait les faveurs de l'aveugle déesse, par adresse, et souvent par la fraude la plus entière.

Cette soirée fut une des plus cruelles que ma mère passa. Elle a éprouvé depuis des maux plus funestes; mais rien n'est comparable à l'impression que fait sentir le premier moment où nous voyons notre félicité prête à être détruite, et surtout par la faute de l'objet de nos plus tendres affections. Elvire, le cœur brisé, ne voulait cependant point parler à mon père sur-le-champ pour ne point ajouter au chagrin

qu'il avait paru éprouver en voyant, dans cette cruelle séance, qui n'avait fini qu'aux premiers rayons du jour, passer plus de quarante mille livres dans les mains de ses prétendus amis.

Il semblait que le ciel, dans son courroux, eût voulu que l'amour même du vicomte pour Elvire, servît à sa perte. Mon père était si vivement affligé de l'idée que sa bien-aimée s'était séparée pour lui de sa famille, qu'il n'est rien qu'il n'eût donné pour la réconcilier avec son père, et pour revoir le comte et Sophie, qu'il chérissait. Il n'avait jamais été si tourmenté de ces pensées, que pendant la grossesse d'Elvire. Le duc de***, qui était l'homme le plus immoral sous tous les rapports, et que sa mauvaise conduite

avait fait exiler, ne pouvant plus paraître à la cour, se retira sur les terres du Pape, à Avignon. Il n'y avait point, comme je l'ai dit, de ville qui pût mieux convenir à un joueur que celle-là; mais, pour satisfaire à la passion du jeu, il fallait de la fortune; et le duc eut l'adresse, en se contrefaisant, d'obtenir la main d'une riche héritière. Une fois marié, il vit avec chagrin qu'il ne pouvait recevoir chez lui les compagnons de ses plaisirs, sans indisposer son beau-père. Cet homme pervers apprit que d'Orsange habitait la même ville que lui : il le chercha. Mon père, avec qui il avait été extrêmement lié dans sa jeunesse, le revit avec plaisir. Le duc avait toujours su le captiver et lui en imposer sur ses vices. Aussi

il regarda sa présence à Avignon, comme un bonheur ; il lui parla d'Elvire, qui, dans ce temps, ne sortait plus de son appartement, et lui laissa voir le chagrin qu'il avait qu'elle fût brouillée avec le marquis de Vermon. Le duc, qui desirait que la maison de mon père servît à ses réunions de jeu, l'assura que s'il voulait, il trouverait le moyen de le raccommoder avec la famille de sa femme, en engageant le directeur-général de l'artillerie, qui était un de ses proches parens, de parler en sa faveur à M. de Vermon, sur l'esprit duquel il avait beaucoup d'empire. Mon père le crut ; et il se flatta que ce moyen, qu'il ne voulait cependant employer qu'à la majorité de ma mère, réussirait. L'infortuné ne savait pas que c'é-

tait à ce même officier-général, que l'on prétendait lui donner pour protecteur, qu'il devait l'antipathie du comte pour lui. Mon aïeul paternel, qui connaissait tous les défauts du duc de***, et qui avait cru déceler dans son fils le germe de la terrible passion qui devait anéantir son bonheur, avait employé toute son autorité sur lui pour l'empêcher de voir M. de***, qui, piqué de ce qu'il appelait la faiblesse du vicomte, en parla alors à son parent de la manière la plus défavorable. Le hasard amena cet officier à Besançon, pendant que mon père était à Chavançai. M. le marquis de Vermon ayant été forcé, par son service, à aller dans cette ville, y vit le parent du duc, lui parla de d'Orsange; et ses réponses peu favo-

rables donnèrent, au père d'Elvire, la plus mauvaise opinion de celui qui, dirigé par des hommes vertueux, eût été le meilleur des époux et des pères.

M. de Vermon, qui, lorsqu'il avait adopté une opinion, ne variait jamais, forma malheureusement son jugement sur le vicomte, d'après ce que lui dit le directeur-général. Il montra, comme nous l'avons vu, beaucoup d'éloignement à mon père; et l'on peut dire que ce fut là une des grandes causes de son opposition à son union avec Elvire. Mais le vicomte ignorait ces détails, que j'ai sus depuis mon arrivée en Franche-Comté; et le duc, en flattant sa passion pour Elvire, redevint pour lui un ami précieux. Ils ne se quittaient plus. Le duc amena chez

mon père ses dignes émules ; et en croyant ne rien faire que par amour pour sa femme, le malheureux vicomte sentit se développer en lui le funeste goût du jeu, dont son père l'avait préservé tant qu'il avait vécu.

Le temps que l'accablement avait forcé mon père à consacrer au sommeil, ma mère le donna, non aux larmes, mais aux plus tristes et aux plus profondes réflexions. Au moment où, par la plus grande des imprudences, la malheureuse Elvire brisa toutes les chaînes du devoir filial, il se fit une révolution dans tout son être. Ce ne fut plus cette jeune personne aussi gaie que vive; son ame resta forte, sans exaltation. La patience, le courage, remplacèrent cette chaleur brûlante qui rendait les effets de sa sensibilité

semblables aux explosions d'un volcan. Elle avait su, comme je l'ai dit, supporter, avec l'apparence du calme, la fatale nuit qui l'avait éclairée sur les malheurs qui allaient suivre un hymen formé contre le vœu de son père. Elle ne douta plus, dès-lors, que l'infortune allait être son partage ; elle trembla sur mon sort, et elle crut que si les plaintes amères, les reproches lui étaient interdits, elle avait le droit de donner des conseils à celui qui ne pourrait jamais cesser d'être l'objet de ses plus tendres affections. Aussi, dès que le vicomte fut réveillé, elle entra chez lui ; il écouta ses avis avec une douceur, un repentir touchant ; l'assura qu'il voudrait n'avoir jamais connu les amis du duc, mais que c'étaient des hommes puissans,

qu'il fallait ménager. Pour le duc, il le défendit avec chaleur ; il donna sur-tout, pour raison de son amitié pour lui, les motifs que je vous ai rapportés; et ma mère, qui en avait souvent entendu parler à son père comme d'un homme sans mœurs, ne put s'empêcher de lui dire ce qu'elle en pensait, et sur-tout de l'assurer que c'était le plus mauvais avocat qu'on pût employer près du marquis. Le vicomte fut assez injuste pour s'offenser de ce qui n'était dicté à ma mère que par le plus tendre intérêt; et son aveuglement pour le duc était tel, qu'il montra à Elvire, lorsqu'elle lui en parla, la plus grande colère; et elle pensa mourir de douleur en la voyant se peindre dans les yeux de celui qui n'avait jamais tourné vers

elle que des regards d'amour. Mon père, effrayé de son état, demanda son pardon et l'obtint. Il promit de renoncer au jeu, et de voir moins souvent le duc. Mais vaines promesses ! la même semaine amena une soirée pareille à celle qui avait appris à ma mère son malheur. Mêmes plaintes, même repentir; et deuxans s'écoulèrent ainsi, sans apporter aucun changement, si ce n'est dans notre fortune. Plus de sept cent mille livres avaient été la proie de ceux qui osaient se dire les amis de mon père; et il ne lui restait plus que le moyen, pour tenir un état brillant, de contracter des dettes. Ma mère, dont les chagrins avaient développé la raison, fit valoir avec tant de chaleur mes intérêts, que mon père sentit

enfin que, pour me conserver quelque fortune, il fallait qu'il changeât entièrement de manière de vivre; et il pria ma mère de tracer le nouveau plan de vie qu'il allait adopter. Elle acheta une maison commode, avec des jardins magnifiques, à une portée de fusil de la ville. Là, on ne transporta que des meubles agréables, mais simples. Tout objet de luxe fut vendu; de nombreux valets, parfaitement inutiles au bonheur et à l'agrément de la vie, furent congédiés. Pour Marthe et Véret, ils furent gardés; car ma mère les considérait comme étant de la famille, et elle eût tout sacrifié pour leur assurer une existence douce. Celle d'Elvire aurait été mille fois plus délicieuse dans sa jolie retraite, où elle pouvait jouir d'une grande

aisance, qu'au milieu d'une société bruyante, et du fracas d'un monde où elle ne voyait que des piéges tendus à celui qu'elle aimait; si mon père, après quelques mois consacrés à l'amour et à la nature, n'avait montré de la tristesse et de l'ennui. Il chérissait toujours ma mère; mais si son cœur avait besoin de tous les délices du sentiment, sa tête ardente lui faisait croire à celui des plaisirs bruyans. La réforme de notre maison s'était exécutée pendant un voyage que le duc avait fait à Rome avec sa femme, dont le père était mort. A son retour, M. d'Orsange le revit, et tous ses projets de renoncer au jeu furent détruits. Le duc n'ayant plus la crainte d'indisposer un beau-père dont il attendait une grande for-

tune, pouvait alors recevoir chez lui ses dignes amis ; et sa femme, loin de s'y opposer, partageait tous ses goûts. Mon père se retrouvant au milieu d'une société mille fois plus dangereuse que celle qui se réunissait chez lui, fut conduit rapidement à sa ruine. C'était au plus s'il donnait à ma mère quelques heures chaque jour. L'infortunée Elvire, livrée à la solitude et aux regrets, ne pouvait s'empêcher de gémir sur sa faute. Mais si la crainte qu'en connaissant sa retraite, on ne l'enlevât à son époux, l'avait empêchée d'écrire à sa famille, elle avait trop de fierté pour se plaindre de d'Orsange ; aussi, n'ayant pas un ami sur la terre, c'était moi qui voyais couler ses pleurs. A peine avais-je atteint l'aurore de la vie,

qu'elle me peignait ses douleurs ; je les partageais sans les comprendre, et je versais des larmes amères en lui en voyant répandre. C'était dans ces instans d'épanchement, qu'elle me racontait tout ce qui avait occupé sa jeunesse ; et c'est ainsi que tout ce qui a rapport aux premières années d'Elvire et de Sophie, m'est aussi présent que si j'en avais été témoin. Ma mère ne parlait de son amie qu'avec attendrissement et douleur, en songeant qu'elle ne la reverrait point ; mais l'arrivée de mon père tarissait promptement les pleurs qu'elle versait, et le sourire renaissait, à sa vue, sur les lèvres de ma mère. Lasse de faire des représentations inutiles, elle avait pris le parti de ne plus se plaindre, pour ne pas voir s'écouler

en reproches les instans que lui donnait celui qu'elle aimait toujours, et qui était si aimable, qu'il fallait bien lui pardonner quand elle le voyait.

Six années se passèrent ainsi. Ma mère, ne pouvant plus espérer de voir son époux se guérir de sa terrible passion, se contentait de mettre toute l'économie possible pour que jamais on ne pût lui reprocher d'avoir contribué à sa ruine, qu'elle était loin cependant de croire aussi prochaine. Mon père sortit un jour avec l'air très-occupé. Ma raison s'était développée, par l'habitude constante d'être traitée par ma mère comme si j'eusse été sa sœur; et malgré que je n'eusse que sept ans, j'en fus très-effrayée, et je présumai de grands malheurs. Trois jours

jours se passèrent sans que mon père rentrât. Ma mère était dans le plus grand désespoir; et comme, le soir de la quatrième journée de son absence, elle me tenait sur ses genoux; qu'elle m'inondait de ses larmes, Marthe entra avec l'air le plus embarrassé. — Qu'avez-vous? lui dit Elvire, qui croyait qu'elle venait lui apporter des nouvelles de mon père. — Madame, c'est que je suis obligée de vous quitter. — Obligée de me quitter, Marthe? — Oui, madame. — Pourquoi? — Parce que j'épouse Véret. — Mais, ce n'est pas une raison; vous savez que je vous ai promis de vous garder, même après votre mariage. — Ah! madame, cela est vrai; mais Véret ne peut plus rester à M. le vicomte. Ma mère en demanda la

cause. L'ingrate Marthe, que sa maîtresse avait comblée de bienfaits, donna trente prétextes, plus ridicules les uns que les autres, et finit par demander sur-le-champ son compte et celui de son prétendu, qui était, disait-elle, occupé de chercher une voiture pour les conduire, eux et tous leurs effets, jusqu'à la frontière de France. Ma mère, qui ne savait ce qu'elle entendait, et était vivement tourmentée du sort de son époux, ne pouvait s'occuper long-temps d'autre chose : sans faire aucune objection à Marthe, elle se leva, ouvrit son secrétaire, et lui remit vingt-cinq louis, qu'elle réclamait pour elle et Véret, et qui étaient tout ce qui lui restait. Cette femme passa toute la nuit à rassembler ce qu'elle tenait

de la générosité de sa maîtresse; et au point du jour, son digne ami étant venu la prendre dans un chariot couvert, ils partirent, et abandonnèrent des maîtres à qui ils devaient tout, au moment où ils avaient la certitude que le malheur allait les frapper de ses coups.

Il y avait à peine quelques heures que ces êtres ingrats étaient sortis de la maison de ma mère, que des suppôts de la chicane s'en firent ouvrir les portes, et signifièrent à l'infortunée Elvire, qu'il fallait quitter cette demeure, où, malgré les mortelles inquiétudes qu'elle y éprouvait depuis que mon père s'était laissé emporter de nouveau par la passion du jeu, elle avait passé des heures si douces, et où elle s'était plue à former mes premiers ans. Non-

seulement des créanciers avides nous enlevaient notre asile et tout ce qui fait l'agrément de la vie, mais encore tous les objets de première nécessité ; et ma mère, qui depuis sa naissance avait joui des recherches du luxe, se trouva en un moment privée de tout ; pas un toit sous lequel elle pût être à l'abri, pas un matelas sur lequel se reposer. Cette terrible position n'ébranla pas son courage ; et celle dont l'amour et la sensibilité pour les peines de ses semblables, la tendresse maternelle, avaient fait si souvent couler les pleurs, n'en versa pas une seule sur son infortune personnelle. Son calme, sa résignation, étonnèrent, attendrirent M. Thibeau (c'était le nom d'un des huissiers), et je vis un de ces hommes qui semblent avoir

fait divorce avec tout sentiment d'humanité, pleurer sur notre sort. Ils plaignirent ma mère, et s'indignèrent contre celui qui, abusant des moyens que lui aurait donnés une dette d'honneur contre la liberté de son époux, avait exigé de lui la cession de tout ce qu'il possédait. Ce fut par cet homme que l'infortunée Elvire apprit les détails des malheurs de mon père. Il avait joué, il y avait huit jours, tout ce qui lui restait des fonds qui étaient placés chez son banquier. Désespéré, il avait essayé, avec le peu d'or qu'il possédait encore, de regagner une partie de ce qu'il avait perdu; mais c'était en vain, cet or avait disparu en un moment, sans éclairer mon père sur la folie de ses espérances; et deux jours passés sans sortir de

la maison du duc, il avait engagé cinquante mille écus sur sa parole; n'ayant aucun moyen de s'acquitter, il avait abandonné sa maison et son mobilier à son créancier. Ma mère remercia M. Thibeau de l'intérêt qu'il paraissait prendre à nous, et lui demanda comment il avait su ces détails. — Je les tiens, dit-il, de mon frère, qui est maître d'hôtel du duc de * * *, et qui, après m'avoir raconté le désastre de M. le vicomte d'Orsange, m'a demandé si je voulais me charger, pour le major du régiment de***, qui avait gagné les cent cinquante mille liv., de signifier la cession. Je m'en suis chargé, parce que je ne connaissais pas madame, et j'en suis bien fâché. —Et moi, dit Elvire, dans mon infortune, je remercie le ciel que ce

soit dans vos mains qu'on ait remis cette affaire. Mais apprenez-moi si vous savez ce qu'est devenu, après ce cruel revers, mon cher d'Orsange? — Hélas! madame, je l'ignore; cependant, peut-être mon parent pourrait le savoir. — Eh bien, je cours à Avignon. Rien ne m'arrêtera, jusqu'à ce que je l'aie retrouvé; la perte de la fortune n'est rien auprès de celle de ce que j'adore. Ma mère, en disant ces mots, faisait ses dispositions pour quitter, avec moi, une maison où elle ne possédait plus rien que son écrin, dont mon père n'avait point voulu consentir qu'elle se défît. Au moment où elle allait partir, les gens qui lui restaient montèrent pour demander leurs gages. Elle ne sut que leur répondre. Mais ce fut

bien pis, quand des fournisseurs de toute espèce arrivèrent en foule, le reproche dans la bouche, la colère dans les yeux. Ma mère prit aussitôt son parti, en ne leur laissant pas le temps de vomir toutes les invectives dont ils se préparaient à nous accabler. Elle les assura qu'elle ne voulait point qu'il fût dit qu'elle avait un moyen de payer des dettes qu'elle devait regarder comme les siennes, et qu'elle s'y refusât. Alors, déposant devant eux, dans les mains de M. Thibeau, son écrin, qui valait bien encore vingt mille francs, malgré qu'il eût été considérablement diminué, depuis que mon père ne pouvait que difficilement subvenir aux dépenses sur lesquelles il ne pouvait trouver la ressource ruineuse du crédit, elle

pria cet homme de le vendre, et de payer, avec le prix, tous ceux à qui il était dû. Le bon Thibeau se récria qu'elle avait tort, qu'elle ne devait rien; mais il ne put la faire varier sur les principes d'honneur qu'elle avait reçus de son père. Alors, Thibeau voyant qu'elle était inébranlable, lui dit : Eh bien, madame, au moins vous ne refuserez pas cinquante louis que j'ai sur moi, et que je vous prête sur ces diamans. C'est bien le moins, messieurs, ajouta-t-il, en s'adressant aux créanciers, que madame garde cette petite somme sur un écrin, dont vous n'eussiez pas eu un sou, si elle n'y avait consenti. Ces gens, qui regardaient ma mère avec admiration, depuis qu'elle consentait à les payer, s'écrièrent tous à-la-

fois, que rien n'était plus juste; ils exaltèrent son procédé, qui, dans le vrai, était ordonné par l'intacte probité. Mon infortunée mère, ne voulant pas perdre un instant de plus pour rejoindre mon père, fit à la hâte une valise du linge et des habits qui nous restaient, et pria M. Thibeau, qui nous avait remis le peu d'or qui allait être notre unique fortune, de la faire transporter chez lui, où elle la ferait reprendre quand elle saurait où se fixer. Ensuite, me prenant par la main, elle quitta sa maison avec autant de tranquillité que si nous n'en fussions sorties que pour une promenade. Je vois encore cette femme charmante et adorable, la douleur dans l'ame, et le sourire sur les lèvres, me consoler et m'apprendre,

par son exemple, à supporter les coups du sort. Il ne sortait point de sa bouche une seule plainte contre mon père ; c'était sa fortune, me disait-elle, il ne me devait rien ; aussi, je ne suis affligée de la perte qu'il a faite, que par le chagrin que d'Orsange doit en éprouver, et par l'inquiétude de ton sort. Mais tel coule les premières années de sa vie dans l'abondance, qui meurt dans les horreurs de la misère ; tandis que du berceau du pauvre on voit passer de jeunes enfans au faîte de la fortune. Aussi, ma chère Caliste, que Dieu te conserve la santé, et me rende ton père ! et je ne me permettrai pas de murmurer. En écoutant ma mère, je me sentais fortifier contre le malheur. Ma jeune

âme s'exaltait pour la vertu, et je priais, du fond du cœur, le ciel de me donner, par la suite, le moyen de faire le bonheur de cet ange, et sur-tout de préserver mon père du désespoir. Nous hâtions nos pas; déjà le soleil était au milieu de sa course : nous traversions un petit bois de citronniers, qui est à l'entrée du faubourg d'Avignon, du côté de notre ancienne demeure; ma mère, les yeux fixés au ciel, paraissait dans le plus profond recueillement; je n'osais l'interrompre, quand tout-à-coup je vois sortir du bois un gros épagneul. Il court à notre rencontre, et je reconnais le bon Sultan, qui accompagnait toujours mon père. A sa vue, je jette un cri; ma mère tourne les yeux de mon côté, et dit : C'est

toi, Sultan? Dieu! où est ton maître? Aussitôt le bon animal me quitte, et reprend sa course vers le bois, en regardant si nous le suivons. Ma mère n'hésite point à se laisser conduire par ce fidèle animal; et à peine avons-nous fait cent pas, que mon père se présente à notre vue, couché sur le gazon, pâle, défait, les yeux fermés. Ma mère se précipite sur son sein, le nomme, et lui rend, par ses caresses, le sentiment. Je presse ses genoux de mes mains. Rien ne peut peindre la scène qui se passa alors; tout ce que le désespoir, le repentir, l'amour, la douce et consolante pitié, peuvent faire dire de déchirant et de tendre, mon père et Elvire se le dirent dans ce moment, qui ne s'est jamais effacé de mon

souvenir. Dès qu'il fut possible aux auteurs de mes jours de mettre de l'ordre dans leurs discours, mon père nous apprit, qu'après avoir vû passer tout ce qui lui restait dans des mains perverses, il était sorti l'ame bourrelée de chez le duc, qui, non moins à plaindre que lui, avait tellement dérangé sa fortune cette même nuit, qu'il serait obligé de quitter Avignon sous très-peu de jours; qu'en quittant la maison de son ami, il s'était fait suivre par Véret dans une mauvaise auberge, où il avait tracé dans une lettre à ma mère, le récit de sa faute, et l'expression de sa douleur et de ses remords; qu'il avait chargé cet homme de la lui remettre, et de lui apprendre qu'il attendrait sa réponse dans le bois de citronniers. Dis-lui

bien, avait-il ajouté, que jamais je ne reparaîtrai en sa présence, qu'elle ne me le permette. Il faut que mon Elvire me rappelle auprès d'elle, ou la faim terminera ma vie dans ce bois.

Mon infortuné père avait tenu parole. Il était venu attendre la réponse d'Elvire; et cette réponse ne venant point, il était resté couché à la même place où il s'était arrêté, souffrant tous les tourmens de l'abandon et des remords; tandis que l'insensible et l'ingrat Véret, préférant à tout de sauver sa fortune, qui eût été exposée, si le désastre de son maître avait été connu avant qu'il fût parti, était venu secrètement prévenir Marthe, et nous avait laissé déplorer l'absence de son maître, que, sans l'admirable

instinct du fidèle Sultan, nous allions perdre pour toujours; car, sans lui, nous allions nous éloigner pour jamais de mon père, que la faim, l'horrible faim entraînait dans la tombe.

Ma mère, après avoir entendu son récit, me laissa auprès de lui, et courut jusqu'au faubourg, d'où elle rapporta tout ce qui était nécessaire à son époux, qui reprit bientôt ses forces.... Ma mère résolut, car le vicomte la supplia de décider à jamais de son existence, que nous irions, avec le peu d'or que nous possédions, nous établir dans un petit village à trois ou quatre lieues d'Avignon, que ma mère connaissait, et dont elle aimait le site. Ce plan fut exécuté. Nous allâmes coucher dans une petite auberge du

faubourg de cette ville, qui avait vu jadis mes parens dans l'opulence. Le lendemain, Elvire alla chez M. Thibeau, à pied, couverte d'un grand voile, pour le prier de lui faire vendre tout ce que contenait sa valise, et qui ne pouvait plus convenir à la manière de vivre qu'elle allait embrasser. Avec le prix de ces objets de luxe, elle acheta tous ceux qui étaient nécessaires pour de simples campagnards, quelques bons livres, une guitare, des cartes, des globes; enfin, tout ce qui pouvait servir à mon éducation, puis les meubles de première nécessité : le tout fut chargé sur une petite charrette, qui servit à nous transporter à Blanfort.

ÉGLÉ.

Oh! vous n'aviez rien perdu; que

dis-je ? vous aviez infiniment gagné ; car vivre sous un toit de chaume, avec toutes les jouissances de la nature, que faut-il de plus ?...

Madame de CHAUMONT.

Etre certain que rien ne pourra nous enlever ces biens ; et c'est ce que la médiocrité ne nous assure jamais, parce que le moindre accident nous conduit à la misère.

CALISTE.

C'est ce que mes malheureux parens éprouvèrent. Mais laissons, pour ce soir, ces récits, qui ne nous offriront bientôt que des faits déchirans. Cabane de Blanfort ! longtemps, toujours je me souviendrai de vous.

Ces mots, que Caliste prononça d'un ton solennel, portèrent dans

les cœurs de ceux qui l'écoutaient, le sentiment des maux qu'elle y avait soufferts. On n'osa lui répondre ; et, comme s'il n'y eût eu aucune consolation à lui offrir, on se retira dans le plus profond silence.

QUINZIÈME SOIRÉE.

On se rassembla, comme de coutume, dans le Muséum, où chacun attendait, avec une sorte d'effroi, la suite du récit des malheurs de monsieur et madame d'Orsange; mais personne n'en redoutait autant les effets qu'Ernest. Il se disait : Caliste, qui a vu ses parens tomber dans la pauvreté, par la seule raison qu'ils s'étaient mariés sans le consentement du père d'Elvire, ne consentira jamais à recevoir ma main sans l'aveu de mon père; et cette pensée déchirait son cœur. Caliste, qui avait à remplir une tâche au-dessus de ses forces, mais qui voulait la remplir, pour plaire à sa bien-

faitrice, ne pouvant exprimer la force des sensations que ce moment lui inspirait, ayant serré la main de madame de Chaumont, reprit sa lecture.

Suite de l'histoire d'Elvire de Vermon.

Douces années que je passai dans la jolie chaumière que ma mère avait louée dans le village de Blanfort, pourquoi vous êtes-vous écoulées ? Dieu ! n'était-ce point assez d'avoir fait descendre à la pauvreté celle qui avait joui de tous les dons de la fortune, sans redoubler les coups dont tu voulais la frapper ? N'avait-elle pas expié les fautes que lui fit commettre l'amour dans son printemps, par les vertus de l'été

de son âge ! Ma mère sembla, dès qu'elle fut arrivée à Blanfort, avoir oublié entièrement le passé, dont le souvenir n'est qu'un point importun pour tout ce qui est déchu. Sans jamais avoir été formée aux soins de la campagne, elle sut, se conformant à sa position, prendre tous ceux qu'une simple villageoise donne à son ménage. Mais que cette chaumière avait encore de charmes ! quelle propreté, quel goût dans l'arrangement de nos meubles rustiques ! comme tout était embelli par les soins de ma mère ! Aussi mon père, graces à son Elvire, se trouvait-il encore heureux. Il partageait tous ses travaux avec gaîté. Il cultivait un jardin assez considérable, et récoltait les fruits d'un verger qui tenait à notre maison, et dont

le produit nous aidait à vivre. Mais, me demanderez-vous, vous ne possédiez aucuns revenus ; comment pouviez-vous subsister ? Les cinquante louis que ma mère avait eus du bon Thibeau, étaient, dans le village de Blanfort, une somme considérable. Cependant, à la fin de la première année, malgré le prix de nos fruits, et celui de la soie que produisaient à ma mère les vers qu'elle soignait, ayant été forcés de faire un établissement, ce qui est toujours cher, dans quelque position qu'on soit, il ne nous restait plus que deux cents francs. Elvire et mon père songeaient avec chagrin qu'il faudrait prendre un autre genre de vie, et sacrifier à des occupations mercenaires, les heures qui leur restaient pour mon

éducation, qui, graces à leurs tendres soins, était presque aussi soignée que si la fortune n'eût rien fait pedre à mes parens. Mon père, sur-tout, s'en affligeait vivement. Etre obligé de se séparer de sa bien-aimée, ne pas voir sans cesse celle qui faisait le charme de sa vie, et qu'il aimait avec autant d'idolâtrie qu'aux premiers momens de son hymen, lui paraissait une douleur insupportable. Voyant le chagrin de mon père, je me permis un jour de demander à ma mère pourquoi, possédant tous les deux tant de talens, elle n'avait pas préféré habiter une grande ville, où ils leur eussent été d'une grande ressource. Ma mère ne me répondit que par ces mots : Tu as donc oublié la cause de notre ruine ? Il n'y avait que dans

cette retraite que je pouvais espérer de ne pas voir ta subsistance dévorée par d'infâmes joueurs, et surtout de posséder d'Orsange. J'y suis bien plus heureuse que sous les lambris dorés, où mille fois je le vis en proie aux remords. J'ose espérer que Dieu nous protégera. Et comme elle prononçait ces dernières paroles, l'homme qui apportait du bourg voisin les lettres, remit à ma mère un bon, pour aller toucher, chez le directeur de la poste, six cents livres. Cette somme rendit la joie à mes parens, et sur-tout par l'assurance qu'ils y trouvèrent jointe, d'une écriture inconnue, qu'ils en recevraient chaque année une semblable. Dès-lors, plus d'inquiétude de se quitter, même pendant quelques instans. Ma mère avait

cherché à savoir de quelle main partait l'argent qui assurait le repos de sa vie ; elle n'avait pu le découvrir. Elle imaginait cependant que c'était à sa Sophie qu'elle le devait, et elle en jouissait avec encore plus de plaisir ; car rien ne pouvait affaiblir sa tendresse pour sa famille ; elle s'en occupait sans cesse, et c'était encore dans mon sein qu'elle versait les larmes que lui arrachait leur souvenir. Nos conversations, pendant les momens que nous étions forcées, par les soins du ménage, de passer dans l'intérieur de notre cabane, tandis que mon père était dans le jardin, n'avaient jamais d'autre objet. Elle évitait d'en parler à mon père, de peur de renouveler ses douleurs ; car elle ne respirait que pour son bonheur,

toute sa vie lui était consacrée. Mon père était bien digne de son amour, par son amabilité, son esprit et sa tendresse.

Il y avait quatre ans qu'au sein de l'innocence et de la plus tendre union, nos jours s'écoulaient sous le chaume, dans la paix la plus profonde; j'atteignais l'adolescence, et mes facultés ne se développaient que pour apprendre à chérir la vertu à l'égal des auteurs de mes jours, qui me paraissaient les images de la Divinité sur la terre. Nous ne connaissions point les plaisirs et les fausses jouissances de la richesse; mais, ne manquant d'aucunes des choses nécessaires à la vie, et sachant consacrer aux arts tous les momens de repos, nous sentions mieux les beautés de la nature que

le riche oisif ; et c'était avec vérité, qu'heureuse d'une douce ivresse, je m'écriais : Nous jouissons du bonheur des premiers habitans de la terre ! Mais combien j'étais abusée, lorsque j'ajoutais, en rentrant le soir dans la jolie chambre que mon père s'était plu à orner pour sa fille bien-aimée, de tout ce qu'il y avait de plus agréable dans notre demeure, et sur-tout des beaux paysages qu'il avait peints pour moi : le malheur n'approchera jamais de notre retraite ! J'étais bercée alors d'une illusion trompeuse, dont le réveil fut affreux.

Ma mère avait été recevoir les vingt-cinq louis, qui n'avaient jamais manqué d'arriver le jour de sa naissance ; et elle m'avait rapporté quelques livres nouveaux. Empres-

sée, dès le soir même, de les ranger dans ma bibliothèque, j'avais prié Elvire de me permettre que je les y transportasse. Ma bonne et tendre mère, après quelques difficultés, y avait consenti, tant il lui était difficile de me rien refuser. Enchantée, je prends la lampe, et, en moins de rien, les auteurs français et italiens viennent orner un rayon qui était presque vide. Je redescends gaîment pour souper, et après le dernier repas où la joie devait briller sur le front des auteurs de mes jours, je viens me coucher tranquillement. Je ne sais combien je dormis; mais, ô souvenir plein d'horreur! une flamme brillante, qui perce au travers d'une noire fumée, vient forcer mes yeux appesantis à s'ouvrir, et je vois ma

chambre tout en feu ; la porte et l'escalier sont embrasés. Je ne puis m'empêcher de pousser des cris aigus ; ils parviennent jusqu'aux oreilles de mon père. Il se lève, et la flamme, qui commence à gagner la pièce où il dormait près de son Elvire, lui apprend son malheur. S'arrachant de son lit, il vole pour me soustraire aux flammes. Il traverse les degrés embrasés ; il est arrivé à l'avant-dernier, quand le bois, miné par le feu, se rompt ; et il retombe au milieu d'un brasier ardent. Ma mère, réveillée par sa chute, arrive à ce moment terrible. Pour moi, je m'étais traînée jusqu'à l'entrée de ma chambre, et je tombe évanouie à la vue du danger de mon père. Les gémissemens de ma mère, la fumée épaisse qui s'échappe de tou-

tes parts de notre triste demeure, amènent enfin à notre secours les habitans les plus voisins de notre retraite. Mon père, aidé de ma mère, dégagé de dessous les décombres, non sans être grièvement blessé, leur demanda, avec instance, de voler à mon secours. Des échelles sont dressées à ma croisée, et on y parvient au moment où les flammes gagnaient les vêtemens que j'avais jetés sur moi à la hâte. Ce mouvement me rendit la connaissance, que l'effroi et les suffocations causées par la fumée m'avaient fait perdre. Dieu! que ne me laissait-on périr! combien de douleurs on m'eût épargnées! Fallait-il vivre pour voir le désastre de ma famille!

On m'avait placée, moitié reve-

nue à moi, près de mon père, qui, les deux jambes brûlées et meurtries, ne pouvait se soutenir. Il était assis sur de la paille, devant notre demeure, où presque tout ce que nous possédions était la proie du feu. Ma mère, partagée entre lui et moi, ne pouvait s'occuper d'autres soins; et ceux qui venaient, pour me sauver, d'exposer leur vie avec une générosité inconcevable, ne rougirent point, au même moment, de nous dérober cet or, qui avait tant de prix pour nous, puisqu'il assurait pendant une année notre subsistance. O homme! quel étonnant contraste tu offres aux réflexions du sage! Celui qui se trouva entre le jour qui vint éclairer notre infortune, et ceux que nous avions passés au sein de la félicité qui ac-

compagne une vie innocente, fut affreux. Ne possédant plus rien, ou presque rien; mon père, hors d'état de se mouvoir; ma santé, altérée par l'effroi et la douleur d'être la cause involontaire des malheurs de mes parens (car c'était une étincelle tombée de la lampe entre les livres que j'avais rangés le soir, qui avait causé ce cruel incendie) : tant de sujets de douleur faillirent porter ma mère au désespoir. Cependant elle lutta contre l'orage, et vendit le peu qui nous restait pour subvenir aux premiers soins que nous exigions; car les plaies de mon père s'étaient envenimées par le chagrin, et la fièvre la plus violente faisait tout craindre pour ses jours. Ma mère, sachant bien que le peu d'argent qu'elle avait ne pou-

vait suffire à notre existence, surtout ne pouvant travailler, nous soigner tous deux, prit, de tous les partis, le plus pénible pour elle.

Préférant la pauvreté à l'idée de voir accuser son cher d'Orsange, elle n'avait point voulu apprendre son malheur à sa famille; elle ne pouvait plus se taire, lorsque cet époux chéri et sa fille avaient à redouter la misère dans toute son horreur. En voyant ces deux êtres, si précieux pour elle, prêts à mourir étendus sur la paille, n'ayant pour unique nourriture que les racines qu'elle pouvait arracher dans un jardin, qui restait inculte depuis que mon père était blessé, privé de linge et de vêtement, elle ne pouvait plus écouter l'orgueil; il fallait essayer d'obtenir pour eux des secours.

Mais, à qui adresser ses plaintes? Sera-ce à sa Sophie? ce tableau la déchirera; puis, sait-elle si son époux ne lui a pas défendu aucune correspondance avec une femme qu'il regarde comme coupable? Sera-ce à son père? Non; il lui a montré une sévérité que, sans son respect, elle appellerait dureté. Eh bien! ce sera à sa mère, à sa tendre mère, qui lui a promis que, dans toutes les circonstances, elle retrouverait son cœur. C'est à elle qu'elle peindra son infortune. D'une main rapide elle traça et ses fautes, et celles de son époux, ses vertus, son repentir, qui doit le faire excuser, puis enfin les dernières infortunes qui la réduisirent à un état semblable à celui des plus pauvres des humains. Cette lettre partie, elle

est un peu plus calme; elle ose espérer. Elle demande à ses voisins quelques-unes des choses qui nous sont si nécessaires, avec promesse de payer avant quinze jours. Ces secours, qu'elle seule pouvait nous faire obtenir, et dont ses soins touchans centuplent le prix, rendent à mon père la faculté de se soutenir, et rétablissent l'équilibre de mon sang; et ma mère bien-aimée a la douce consolation de nous voir tous deux hors de danger. Les quinze jours sont expirés; déjà on la tourmente pour payer. Elle craint que la réponse de sa mère ne se fasse attendre. Enfin, un paquet arrive; la suscription est de mon aïeul, et un cachet noir fait tressaillir ma mère. Elle prie mon père d'ouvrir cette lettre, dont elle craint d'ap-

prendre le contenu. Il lui obéit ; et, sans faire attention à ce que renferme un papier qui y est joint, il lit ce qui suit :

Lettre du marquis de Vermon, à la vicomtesse Elvire d'Orsange.

« C'est en vain, fille inconsidérée ! que vous avez cru pouvoir briser ces liens sacrés que le ciel établit entre les parens et les enfans. Les fautes de celui à qui vous avez sacrifié ces devoirs, qui ne furent imposés à l'homme que pour son bonheur, vous forcent à vous ressouvenir que vous aviez un père et une mère ; et c'est encore dans ceux que vous avez trahis, abandonnés, que vous venez chercher du secours contre l'horrible misère où vous a réduite

un homme, qu'il faut bien que je nomme votre époux, et dont je ne connaissais que trop les passions, lorsque vous osâtes rompre des engagemens qui devaient être inviolables. Mais, croyez-vous les mériter, ces secours que vous sollicitez ? Certes, on ne doit rien à ceux qui nous ont plongé volontairement dans un désespoir que la mort seule peut calmer. Apprenez, madame, pour le supplice de votre vie, que votre infortunée mère, minée par la douleur que lui causa l'abandon où, sans pitié, vous la laissâtes, après douze ans, qui n'ont été qu'une longue suite de souffrances, est enfin descendue dans la tombe. Là, plus heureuse que moi, elle connaît le repos qui m'a fui pour jamais. Votre malheureux oncle, que le

chagrin de votre fuite, votre silence, joint à la mort de sa belle-sœur, a affecté d'une manière terrible, depuis le moment fatal qui nous a enlevé la plus aimable des femmes, privé pour toujours, par une maladie cruelle, de toutes ses facultés physiques et morales, n'est plus que l'ombre de lui-même : ainsi je reste seul sur la terre, pour pleurer à loisir de vous avoir donné le jour. Oui, je suis seul pour jamais, car rien ne peut me faire supporter l'idée de recevoir chez moi celle qui n'a pas craint d'enfoncer le poignard dans le sein de ceux qui n'ont rien fait, depuis sa naissance, que pour son bonheur. Cependant, comme votre fille ne doit pas être punie de vos torts, vous trouverez, joint à cette lettre, un acte qui réhabilite

votre mariage; en outre, cent vingt mille livres en lettres de change, qui sont toute la fortune de votre mère. Puissent-elles ne pas devenir la proie d'infâmes joueurs! car je vous préviens que je ne veux avoir désormais aucuns rapports avec madame d'Orsange, et que personnellement vous n'avez rien à attendre de moi. Pour votre fille, que je bénis, je m'arrangerai de manière à ce qu'elle n'ait pas les mêmes torts et les mêmes malheurs que vous à redouter. Votre cousine, qui est venue auprès de son père aussitôt que ses soins lui ont été nécessaires, et qui est toujours le modèle de toutes les vertus, a reçu ici votre lettre pour elle, et pour celle dont la mort fait couler nos pleurs. Ecoutez les tendres conseils que son cœur lui

dicte, et vous serez peut-être heureuse. Je le souhaite, sans cependant l'espérer; car le ciel, que je prie de retenir ses coups, punit toujours l'ingratitude.

» Le marquis de VERMON. »

Vous imaginez bien que ma mère n'entendit pas la lecture entière de cette lettre. A la nouvelle de la mort de sa mère, son sang se glaça, et elle tomba sans connaissance dans les bras de son époux, qui était trop puni de torts, dont ni moi, ni ma mère, ne pouvions accuser son cœur, par les reproches de mon aïeul. Les larmes brûlantes qui inondaient les joues décolorées d'Elvire, mes gémissemens et mes caresses, rendirent enfin à cette femme adorée le sentiment de son mal-

heur. Mais une fièvre brûlante se déclara, et nous fûmes forcés de l'étendre sur le misérable grabat où, peu de jours avant, mon père était livré à des douleurs aiguës. Un délire terrible, qui dura plus d'une semaine, nous fit trembler pour son existence. Dans le peu d'instans de repos qu'elle eut pendant cet intervalle, mon père acheva devant moi la lettre de mon aïeul ; et y ayant trouvé joint les cent vingt mille livres de lettres de change, il me les remit, et me dit, lorsqu'il vit que je ne voulais pas recevoir ce dépôt : As-tu oublié, ma fille, qu'il ne m'est pas permis de toucher à cette somme ? elle est sacrée, elle serait toujours telle pour moi ; mais je ne mérite point d'en être dépositaire. Je me jetai dans ses bras, et em-

ployai tout l'ascendant que sa tendresse me donnait sur lui, pour le prier de ne pas m'en charger : mais ce fut inutilement ; il fallut que je consentisse à ce qu'il desirait. Je mis le bon de cent vingt mille livres dans mon corset, résolue de ne m'en séparer que lorsque ma mère pourrait aller à Avignon. Mais, hélas ! son état ne devait pas faire espérer que ce fût promptement. Nous voyions, mon père et moi, avec la plus grande douleur, qu'elle manquait du nécessaire, lorsque le sort lui envoyait les moyens de jouir de tout le charme qu'une douce aisance répand sur l'existence... Déchirée par ses souffrances, je pris sur moi d'aller chez un M. Thomas, fermier riche et insolent, comme sont presque tous ceux de sa classe, quand

un peu d'or les met au-dessus des pauvres habitans de leur canton. Arrivée à sa porte, j'hésitais encore si j'entrerais, quand il sortit de chez lui. — Ah! c'est vous, la petite! venez-vous me payer le lait et les bourrées que j'ai fournis à votre mère? Ce début n'était pas rassurant; cependant je pris le parti de lui montrer le bon qui assurait que nous allions sortir de la misère, et une partie de la lettre de mon aïeul, en le suppliant de prêter quelques louis à mes parens, pour que ma pauvre mère ne pérît pas avant de goûter le bonheur de sa nouvelle position. Il fit beaucoup de difficultés; mais enfin il consentit à me donner dix pistoles et un setier de blé, à condition que je lui rapporterais le billet de mon père. En-

chantée du succès d'une démarche que j'avais hasardée sans en parler au vicomte, je rentrai, et ma joie fut doublée en voyant ma mère en parfaite raison. Cet heureux changement s'était opéré pendant mon absence; et son époux avait profité de cet instant pour lui apprendre que mon état et ma fortune étaient enfin assurés. Il est des pertes dont rien ne console, sur-tout lorsqu'on peut s'en accuser; mais il n'est aucun chagrin qui ne soit adouci, pour une mère, par l'idée du bonheur de ses enfans. Aussi ma mère, pleurant la sienne, ne pouvait se défendre d'une douce satisfaction, en apprenant que j'allais être à l'abri de la misère. Quand elle me vit, elle m'appela, et je me précipitai sur sa main, que je pressai de mes lèvres.

Je lui dis ce que je venais de faire, et mes tendres parens exaltèrent infiniment une action bien simple. M. d'Orsange se hâta de me donner l'engagement que demandait le vieux Thomas ; et aussitôt que j'eus rapporté la petite somme que cet homme m'avait remise, mon père vola au bourg d'où les habitans de Blanfort tiraient tout ce dont ils avaient besoin ; il en ramena un chirurgien, et apporta tout ce qui pouvait rendre moins pénible la situation de son Elvire. Le danger était passé ; mais tout devait faire craindre pour elle une maladie longue. La lettre de votre mère, qui était jointe à celle du marquis, remplie des expressions de l'amitié la plus vive, et qui sur-tout était on ne peut plus aimable et consolante

pour mon père, qu'elle se plaisait à appeler son libérateur, fut un baume qui cicatrisa peu à peu la plaie profonde que les reproches du marquis avaient faite au cœur tendre et sensible qu'il n'avait jamais su ménager avec assez de soins. Ma cousine assurait Elvire, que si jamais elle éprouvait de nouveaux malheurs, elle trouverait toujours en elle une amie, et qu'elle avait ignoré, jusqu'à cet instant, le lieu de sa retraite. Si je l'eusse connu, lui disait-elle, si tu n'eusses pas douté de ma tendresse, tu te serais épargné, ainsi qu'à moi, de biens grands chagrins : ta lettre seule m'a appris où et de quelle manière tu existais. C'est à ce moment que ton père m'a avoué qu'il le savait depuis long-temps. Et madame de Chau-

mont apprenait à ma mère, que le marquis avait été informé de tous nos désastres, par l'oncle de Véret; que cet honnête homme, indigné de l'ingratitude de son neveu, était venu trouver M. de Vermon, qui, après lui avoir donné cinquante louis, pour qu'il allât s'informer, à Avignon, de ce que nous étions devenus, l'avait fait jurer, à son retour, de n'instruire jamais personne que lui du lieu de notre retraite. Depuis ce moment, il envoya tous les ans à ma mère, ces six cents livres qui si long-temps avaient suffi à notre existence. Hélas! s'il ne se fût pas lassé de s'occuper d'enfans qui le chérissaient, et qu'il eût conservé des fonds dont le revenu nous eût mis bien au-dessus du besoin, je n'aurais pas à pleurer

pleurer aujourd'hui sur le sort de mes parens. Mais, pourquoi murmurer contre la destinée ? Enfans soumis d'un Dieu dont la justice paraît souvent sévère, il faut nous conformer à notre sort, et n'espérer que dans son sein une félicité pure. Là, plus de douleurs amères, plus de chagrins : rien ne s'opposera à l'union des ames ; plus de conventions, plus de séparation cruelle... Mais je m'égare, et me laisse entraîner loin de mon sujet. Revenons près du lit où la fièvre et la souffrance retenaient, depuis près de trois semaines, ma malheureuse mère.

C'était l'époque où il fallait payer Thomas ; chaque jour ma mère suppliait son époux d'aller à Avignon, toucher les fonds qu'elle avait à es-

pérer. Mon père ne voulait point y consentir, par la même raison qui l'avait engagé à me confier le bon. Il avait écrit à M. Thibeau, pour le prier de venir à Blanfort chercher la traite du banquier de Besançon sur Avignon, pour la recevoir. Cet homme ne lui avait pas répondu, et ma mère était tellement languissante, qu'il était impossible qu'elle se rendît à Avignon. Nous ne possédions presque plus rien; et comme mon père et ma mère déploraient la fatalité qui semblait les poursuivre, Thomas vint. Ah cela! dit-il, voilà le terme de votre billet expiré; il me faut de l'argent. Mon père lui dit qu'il n'en avait point encore reçu; et cet homme, sans pitié pour l'état de ma mère, sans rien écouter, s'emporta, et adressa les invectives

les plus grossières et les plus ridicules à mon père. Si ma mère fut effrayée en voyant la fureur briller dans les yeux de mon père, elle le fut bien plus, lorsqu'il leva un bâton noueux qui était auprès de lui, sur l'insolent fermier, qui, tremblant et pâle, s'écriait au meurtre. Je me jetai entre lui et le vicomte, que ma mère retint par le bras. Heureusement que personne ne vint aux cris de Thomas; et Elvire s'apercevant que mon père était plus calme, lui dit: Tu vois bien, mon ami, ce que nous coûte la fausse délicatesse! Par pitié pour moi, consens à aller à Avignon; va toucher cet or dont le prix est centuplé, puisqu'il nous sauvera de l'humiliation qu'on se plaît à verser sur les êtres pauvres. Mon père,

combattu par mille sentimens douloureux, promit enfin à Elvire qu'il partirait dès l'aurore suivante; et il assura Thomas, que la crainte avait rendu plus traitable, que dans trois jours il serait payé. Le vieil avare consentit à nous donner ce délai, et sortit en disant qu'il comptait sur la parole de mon père.

Le vicomte me parut extrêmement agité toute la journée; il ne voulut point se coucher, pour ne pas perdre, disait-il, un seul des instans qui lui restaient à passer près de nous. Je fus effrayée de son trouble. Ma mère, qui était affaissée par une longue maladie, ne s'en apercevait pas. J'en remerciai le ciel, mais je ne pus m'empêcher de verser des larmes. Lorsque mon père m'embrassa au moment où il

sortait de notre pauvre demeure, il me sembla que mon cœur allait se briser; et en le voyant revenir plus de vingt fois vers la couche d'Elvire, pour la presser contre son cœur, en l'entendant me la recommander, je fus plus d'une fois tentée de le supplier de ne pas partir, quelque chose qui pût arriver; mais ma mère, au contraire, le pressait de se mettre en route. On eût dit qu'elle était bien aise, par cette preuve de confiance, de lui prouver à quel point elle le chérissait; et enfin mon père s'éloigna. A peine les premiers rayons du soleil doraient les cimes des monts qui entouraient la délicieuse vallée où est bâti Blanfort, et mon œil humide de larmes suivit aussi loin que sa lumière incertaine put le guider,

celui que je ne devais revoir que pour entendre ses derniers gémissemens. On eût dit que le ciel m'avertissait, par un funeste pressentiment, des tourmens inouis qui allaient dans peu déchirer mon ame. Lorsque mon père disparut à mes yeux, je tombai presque sans vie sur le banc rustique qui était auprès de la porte de notre chaumière; et je ne fus tirée de cet état que par la voix de ma mère. J'essuyai mes pleurs, et prenant le visage le plus riant possible, je me contraignis pour ne pas l'affliger par ce que ma raison me faisait nommer de ridicule terreur. Mon père ne devait revenir que le troisième jour, vers midi, et ma pauvre mère passa ce temps à former mille projets pour l'avenir. Revoir un jour sa Sophie,

serrer les enfans de son amie dans ses bras, étaient ses vœux les plus chers. Elle desirait sur-tout connaître Ernest, dont, lui disait votre mère, la vivacité, la tendre sensibilité, lui rappelaient chaque jour son Elvire. Moi aussi, je desirais vous connaître...... Mais, ô Dieu! de quel prix j'ai payé ce bonheur!

ERNEST *dit à demi-voix.*

Pour moi, il n'est rien que je n'eusse voulu souffrir pour passer seulement une heure auprès de vous; mais Caliste n'a nulle idée de l'amour.

CALISTE.

Comment parlez-vous d'amour, mon cousin, quand je mets sous vos yeux les maux que ce fatal présent a causés à ma famille; quand vous

m'en voyez encore mourante au seul souvenir ?

ERNEST.

J'ai tort, j'en conviens. Je juge de votre cœur par le mien ; je crois....

CALISTE.

Si vous n'avez pas pitié de moi, respectez au moins vôtre mère....

Madame de CHAUMONT.

Toujours, Ernest !...... Mais il me paraît, ma chère Caliste, que vous êtes fatiguée; demain vous achèverez ce pénible récit. Et on se sépara.

SEIZIEME SOIRÉE.

Ernest, toujours frappé de l'idée que sa mère s'opposait à son amour, et employait l'autorité que lui donnaient ses bienfaits sur Caliste pour qu'elle lui otât tout espoir, la fuyait; et c'était, pour cette tendre mère, un chagrin toujours renaissant. Oh! si les enfans savaient ce que leurs passions coûtent de douleurs à leurs parens, ils ne s'y livreraient pas, comme ils font, en aveugles. Edouard et Ernest, devenus sauvages par trop de sensibilité, passaient leur vie dans les antres des montagnes. Cependant le soir les ramenait non moins malheureux. Ce jour-là, ce fut plus tard qu'à l'ordinaire; et

Comtois leur dit que l'on n'attendait qu'eux pour commencer la lecture. Ils se rendirent donc chez M. Domandi, et, sans traverser le cercle qui entourait le foyer, ils se placèrent l'un auprès de l'autre sans proférer un mot. Madame de Chaumont ayant fait signe à Caliste, elle prit ses cahiers et lut ce qui suit :

Suite de l'histoire d'Elvire de Vermon.

L'heure qui devait ramener mon père, sonna ; et il ne revint pas. Celles qui la suivirent, jusqu'au soir, furent tristes. La nuit arriva, et l'inquiétude s'empara de ma mère. Deux jours se passèrent ainsi dans un trouble qu'on ne peut exprimer, et que les visites de M. Thomas,

qui venait s'informer, à chaque heure du jour, si mon père était arrivé, rendaient encore plus pénible. Déjà le soleil avait paru trois fois sur l'horizon, depuis le moment où nous attendions mon père. Je quittais le moins qu'il m'était possible le chevet du lit de l'infortunée Elviré, dont les transes mortelles envenimaient le sang. Cependant n'ayant plus aucun moyen d'entretenir dans notre rustique foyer le feu si nécessaire pour un malade, sur-tout dans les temps humides de la fin de février, je sortis et allai dans notre verger, pour chercher quelques branches sèche. Je revenais rapportant toutes celles que mes faibles mains avaient pû détacher de leur tronc; je vois, en arrivant, la porte de la chaumière ouverte. Dieu!

serait-ce mon père ! Je hâte le pas, j'entre; un étranger se présente à ma vue. Je m'avance près du lit de ma mère; je la vois pâle, immobile, les yeux fixés sur une lettre qui n'est pas l'écriture de mon père: un tremblement universel s'empare de moi. Elvire me regarde d'un air morne, me présente l'écrit qu'elle tient, et me dit : Lis, ma fille; lis notre arrêt !

Je prends en tremblant le fatal papier, et mes yeux noyés de pleurs lisent ce que je transcris ici :

Lettre de M. Thibeau à madame Elvire d'Orsange.

Avignon, le 24 fevrier 17**.

MADAME,

« C'est avec bien du chagrin que je prends la plume pour ne vous

donner que de mauvaises nouvelles; mais si en les apprenant vous êtes affligée, vous le seriez bien davantage si vous les saviez trop tard; et c'est ce motif et l'espérance, qui me reste de réparer vos malheurs, qui m'engage à ne vous rien cacher. Je ferai en sorte d'être le plus clair et le plus concis que je pourrai, dans le fâcheux récit que j'ai à vous faire.

» En arrivant, lundi matin, d'un petit voyage que j'avais été forcé de faire, malgré la mauvaise saison, je trouvai la lettre de M. le vicomte. Désolé de n'avoir pu y répondre, je m'apprêtais, madame, à partir pour Blanfort, quand je vis entrer monsieur votre mari. J'en fus bien aise d'une sorte, fâché de l'autre, car je pensais bien que vous deviez trem-

bler des suites de ce voyage, par une raison que je crois inutile de dire. Je m'en voulus pourtant en voyant l'empressement de M. le vicomte à terminer l'affaire qui l'avait amené, pour aller vous rejoindre; et je dis : Tout le monde se convertit. Car il faut vous dire, madame, qu'il n'était question à Avignon que de la réforme du duc de***. Il est revenu, il y a six mois, de ses voyages, qui lui avaient bien profité, dit-on, du côté de la raison; car, pour sa fortune, ou, pour mieux dire, celle de sa femme, il en avait perdu les trois quarts ; mais enfin, il faisait bon usage du reste. Sa maison n'était plus fréquentée que par des gens sages et respectables, et sur-tout de saints ecclésiastiques; car la duchesse paraît aussi dévote

qu'elle l'était peu autrefois. Son train brillant était remplacé par un domestique peu nombreux; enfin c'était un modèle d'économie. Mon frère ne leur étant plus nécessaire, s'est retiré avec moi, et je l'emploie, depuis ce temps, dans mon état, pour lui être utile. M. d'Orsange fut bien aise d'apprendre de lui que son ancien ami était rendu à la raison : mais, malgré les instances de mon frère, pour l'engager à aller voir le duc, il s'y refusa, disant qu'il s'était promis de ne sortir de chez moi que pour retourner à Blanfort; et je fus bien aise de lui voir une si bonne résolution. J'allai chez le banquier; la caisse était fermée : je dis à M. d'Orsange qu'il ne pourrait partir que le lendemain après midi. Il en fut affligé,

et me demanda de lui donner à coucher. Vous savez, madame, que je suis garçon; aussi, à mon grand regret, je ne pus offrir à votre cher mari qu'un matelas de mon lit; mais il s'en contenta. Le lendemain il fallut du temps pour se procurer des billets des fermes, au lieu de l'or que j'avais reçu. Mon frère Laurent courut toute la matinée pour cet échange, et ne rentra que vers quatre heures du soir. Je suppliai monsieur le vicomte d'attendre au lendemain, pour que nous nous missions en route; car il est bon que vous sachiez, madame, que je devais l'accompagner avec Laurent, qui, n'aimant point mon métier, avait demandé à M. le vicomte de le prendre à son service; ce à quoi monsieur votre mari avait consenti;

Laurent, à ma grande surprise, lui avait promis de tout faire dans votre maison.

» Pour en revenir à ce que je disais, M. d'Orsange ne voulut pas demeurer plus long-temps à Avignon, et nous assura qu'il mourrait loin de vous, d'inquiétude et de douleur. Nous montâmes donc tous trois à cheval. M. d'Orsange portait sur lui les cent vingt mille francs, tant en or qu'en billets. Il avait fait acheter de bonnes armes; nous avions des couteaux de chasse; aussi nous traversâmes gaîment la ville. La nuit venait; et comme nous étions au bout du faubourg qui mène à Blanfort, dans une petite rue bien étroite, six hommes à cheval tombèrent sur nous. Je ne suis pas poltron, et cependant je ne pouvais

m'empêcher de trembler. Pour mon frère, il se cachait derrière moi; ce qui m'étonnait, car je lui croyais du cœur. Ainsi, à bien dire, votre cher époux résistait seul aux bandits; et malgré son courage, il avait déjà reçu une grande blessure au bras. Voyant couler son sang à flots, je craignais tout pour lui, lorsque le duc, qui revenait de la campagne, suivi d'un vieux militaire de ses parens, et de deux valets portant des flambeaux, se présenta à nous. Il me parut un Dieu tutélaire, car, à peine eut-il reconnu M. d'Orsange, qu'il mit l'épée à la main pour sa défense; et les brigands prirent la fuite. Il s'approcha alors de votre mari, qui lui témoigna la plus vive reconnaissance. Affaibli par la grande quantité de

sang qu'il perdait, il se laissa tomber dans les bras de celui qu'il appelait son ami. Le duc parut effrayé de sa pâleur, et, le pressant contre son sein, l'engagea avec tendresse à venir chez lui. Votre époux hésitait. Malheureux que je suis! je le suppliai d'accepter les offres du duc ; et ce fut moi qui le conduisis dans le piége. Il alléguait l'inquiétude où vous seriez, madame. Je lui rappelai que, dans la crainte d'un retard, il vous avait annoncé que son voyage serait de trois jours. Ils suffiront pour vous rétablir, lui dis-je. Il me crut ; et, aidé de Laurent et des valets du duc, qui soutenaient sa tête, nous le portâmes jusqu'à l'hôtel de***. Avant d'arriver, il voulut me remettre les cent vingt mille livres ; et il faut que

j'avoue, à ma honte, qu'effrayé par la rencontre des bandits, je ne voulus par accepter ce dépôt. Hélas! je suis trop puni de ma lâcheté, puisqu'il faut, madame, que je vous apprenne que votre malheureux époux, après avoir perdu toute votre fortune, n'est sorti du coupe-gorge, où je n'eusse jamais dû supporter l'idée de le voir entrer, que pour être conduit dans les prisons de cette ville, comme ayant assassiné le duc. Comment ose-t-on nommer assassinat, la plus juste vengeance? Aussi je me flatte que nous tirerons M. le vicomte de cette mauvaise affaire. Laurent, qui est bien coupable, et que je ne puis, malgré son repentir, appeler mon frère, part sur l'heure pour vous conduire ici, madame; et il vous

expliquera l'horrible intrigue qui a perdu celui qui était digne d'un meilleur sort. Je vous attends, pour trouver les moyens de le soustraire à la fureur de la duchesse. Venez promptement, madame, et croyez profondément au respect de

THIBEAU. »

Il est des maux dont l'excès rend comme insensible. Après avoir achevé la lecture de cette malheureuse lettre, je demeurai debout, et presque sans connaissance ; et je ne fus tirée de ma stupeur, que par les gémissemens de ce Laurent, que son frère nous disait être coupable de la perte du vicomte. Il s'était précipité à genoux près du lit de ma mère, à qui il demandait, d'une voix entrecoupée de sanglots, de lui apprendre et ses cri-

mes, et l'espoir qui lui restait, par un aveu sincère, de sauver mon père. Elvire, qui, depuis ces sinistres nouvelles, n'avait pas prononcé une seule parole, s'écria : Eh ! que m'importent vos aveux ! je veux le voir. — Vous le verrez, madame. Je vous amène, de la part de mon frère, une voiture pour vous transporter à Avignon. — Partons ! Et en disant ces mots, elle s'élance de son lit, avec une force dont je ne l'aurais pas crue capable. — Je l'aide à passer une robe de bure, seul vêtement qu'elle ait conservé. Elle s'avance d'un pas rapide. Elle touchait le seuil de la porte, lorsque Thomas se présenta. Où allez-vous ? lui dit-il. — A Avignon. — Et mon argent, donc ! — Je n'en ai pas. — Eh bien, vous ne sortirez pas.

A ces mots, ma mère poussa un cri convulsif, que je crus son dernier soupir. Laurent en parut aussi effrayé que moi; et, se hâtant de fermer la porte de notre malheureuse chaumière, que sans lui nous laissions à l'abandon, il tira sa bourse, et présenta à Thomas les dix louis qu'il réclamait, tant pour lui que pour nos autres créanciers, dont il avait pris, disait-il, les droits par complaisance. Hélas! le malheur flétrit l'ame à un tel point, que j'avoue que je ne sentis que bien faiblement cette dernière humiliation, et que je fus moins affligée de l'idée de devoir à un valet, et encore plus à l'ancien agent de vils scélérats, que je n'éprouvai de joie lorsque l'obstacle que le cruel Thomas mettait à notre départ fut

levé. J'osais encore espérer, et mon cœur déchiré ne m'ôtait pas cependant cette heureuse faculté de me créer des illusions : présent que le ciel bienfaisant fait à la jeunesse, pour qu'elle ne soit pas brisée par la violence de ses sensations.

Lorsque nous fûmes montés dans la voiture, Laurent demanda encore une fois à ma mère de lui retracer ses crimes envers mon père, qu'il était important qu'elle sût, afin de se servir des déclarations qu'il était prêt à faire devant les juges, pour prendre, avec mon père, les mesures nécessaires. Si vous croyez, répondit Elvire, qu'il soit utile que je vous entende, à présent que votre récit ne retardera pas le moment où je dois être auprès de mon malheureux ami, je ne demande

mande pas mieux; et Laurent commença ainsi :

« Tout Avignon, dit-il, madame, a été trompé sur la conversion de celui que je dois encore appeler mon maître. M. le duc, comme vous le savez, partit au moment où M. d'Orsange fut entièrement ruiné chez lui, par le major du régiment de***. Jusque-là M. de*** avait été presque constamment dupe. Un certain chevalier de Saint-Péré, qu'il rencontra en Pologne, lui apprit à corriger la fortune. La duchesse, qui avait partagé les goûts et les parties de son mari, partagea son iniquité; et je devins leur confident. Nous parcourûmes différens pays, et arrivâmes en Angleterre. Tout alla long-temps bien pour nous; enfin, on s'aperçut, à Bath, que mon

maître mettait trop d'adresse dans des jeux de hasard. Nous fûmes fort impoliment chassés d'Angleterre ; et mon maître perdit de très-grosses sommes sur la banque, que par prudence il avait placées sous des noms supposés. Il crut alors que l'apparence de la vertu et de la régularité le servirait mieux pour faire tomber de nouvelles victimes dans ses piéges. Il restait encore à la duchesse son hôtel, et une terre substituée dans sa famille depuis près de trois siècles. Avec cela on devait paraître avoir assez de fortune ponr vivre dans une aisance honnête. Nous revînmes donc dans ce pays avec le chevalier de St.-Péré, dont l'âge, la figure vénérable, devaient tromper tous les yeux. M. de*** le fit même passer pour un de ses parens éloigné,

Un maître d'hôtel n'était plus nécessaire dans une maison où tout annonçait la réforme. Je parus donc quitter le service du duc. Mais ce n'était qu'une feinte ; et une fois sa bonne réputation établie, je devais lui indiquer tous ceux à qui je connaîtrais de l'argent. Ce métier me répugnait ; mais j'aimais la dépense et les plaisirs, et n'ayant point de principes bien affermis, je crus que rien n'était pis que de vivre comme un pauvre petit bourgeois (1). De saints exercices, une société de dévots, une économie sans égale, avaient déjà donné à la duchesse tous les honneurs de la dévotion ; et le duc les partageait.

(1) C'est le valet d'un grand seigneur qui parle.

Quand votre mari, madame, arriva, pour son malheur, à Avignon, j'allai aussitôt en instruire le duc, qui m'ordonna de le lui amener. En apprenant la résistance de M. d'Orsange, il devint furieux, et jura qu'il ne lui échapperait pas. Il me chargea, moi et l'infâme Saint-Péré, d'arranger une embuscade, dans laquelle je devais être d'autant plus sûr de faire tomber M. d'Orsange, qu'il m'était enjoint d'entrer à son service. Il y consentit. Un bon mouvement m'engagea, à cet instant, à lui tout avouer : mais le mal fut le plus fort ; je ne dis rien ; et continuant à le tromper ainsi que mon frère, qui est le plus brave homme qui existe, nous nous mîmes en route. Tout réussit absolument comme le duc l'avait arrangé. Nos

gens qui avaient ordre de ne faire qu'une légère blessure à M. d'Orsange, et de fuir dès que le duc et le chevalier de Saint-Péré paraîtraient, exécutèrent ponctuellement leurs ordres ; et le vicomte d'Orsange, affaibli par de longs chagrins, des souffrances récentes et la perte de son sang, ne s'aperçut point par quelle ruse on le forçait à venir habiter une maison où il n'eût jamais dû remettre le pied.

« Il était simple qu'étant à M. d'Orsange ; je restasse avec lui chez le duc ; aussi je ne le quittai pas. On comptait sur moi pour épaissir le voile sur ses yeux. Hélas ! il n'en était pas besoin : son ame vertueuse était sans méfiance. La perfide duchesse, se couvrant du manteau de la pitié et de la sensibilité, servit en-

core à l'abuser. Elle lui prodiguait tous les soins d'une sœur. Le chirurgien qui fut appelé, déclara la plaie sans danger, moyennant quelques jours de repos. Craignant, si son absence se prolongeait, que vous ne fussiez dans de mortelles inquiétudes, M. d'Orsange se servit de ma main pour vous écrire la cause de son retard, avec tous les ménagemens d'un homme sensible; mais cette lettre ne partit point, et fut jetée au feu par le duc. Au bout de deux jours votre mari était si bien, qu'il déclara à dîner qu'il partirait le lendemain matin. M. de*** avait porté la condescendance pour lui, jusqu'à faire fermer sa porte à tout le monde. Le chevalier de Saint-Péré, qui avait inspiré le plus grand respect à votre époux, par son âge

et l'expression trompeuse des vertus qui se peignaient sur sa figure, se plaignit doucement de l'ennui qu'il éprouvait le soir, parce que ses yeux affaiblis ne lui permettaient pas de se livrer à aucune occupation. La duchesse reprit : Oui, mon pauvre cousin est bien malheureux lorsqu'il ne peut faire son quadrille ; mais impossible, car nous ne sommes que trois. — Ah ! assurément, madame, ajouta le duc, je ne prierai point d'Orsange de toucher des cartes ; car, malgré que nous jouions très-petit jeu, cela lui serait très-certainement désagréable. Votre mari, se laissant prendre à ce discours astucieux, assura qu'il était trop sensible aux soins de ses amis, pour ne pas leur prouver sa reconnaissance en faisant ce qui pouvait

amuser leur respectable parent. A peine ces mots sont prononcés, qu'une table couverte d'un tapis vert, qui tombe jusqu'à terre, est placée. On apporte des bougies et des cartes. La partie se commence, et lorsquelle est finie, il ne se trouve ce qu'on peut dire ni perte ni gain. M. de Saint-Péré offre de faire un coup de trente et quarante, pour savoir qui payera les cartes. Votre époux frémit à ce mot; le duc se récrie que c'est inutile; la duchesse dit en riant, que la partie a été si monotone, que cela l'amusera; et M. d'Orsange n'a plus rien à répondre. Il gagne, offre la revanche; on l'accepte, il gagne encore, et enfin se voit cinquante louis de gain. Il ne veut point les recevoir, les joue, les reperd, et le double avec

De ce moment il s'engage, et en moins d'une heure, en voulant retrouver ce qu'il avait vu passer de votre fortune dans les mains du duc et de Saint-Péré, il ne se trouve plus rien que deux rouleaux. Au désespoir, il les hasarde encore. Au moment où l'on retourne la fatale carte, la duchesse qui s'avance pour la voir, s'approche trop près d'une bougie. Le feu prend à ses coiffes; elle pousse un cri qui, se faisant entendre dans l'antichambre, nous attire à l'instant où M. d'Orsange, effrayé du danger de la duchesse, se lève, et par un mouvement précipité renverse la table. Quel spectacle pour lui! plus de vingt jeux répandus sur le parquet, lui prouvent qu'il vient d'être volé. Ne s'occupant plus de madame de***, que

j'avais débarrassée de sa coiffure, il s'avance furieux sur le duc, lui crie de lui restituer tout ce qu'il lui a volé, et qui appartient à son Elvire, ou de se défendre. En disant ces mots, il met la main sur la garde de son épée. Le duc le regarde avec ironie, et lui dit : Allons, d'Orsange, vous êtes fou ; allez garder vos moutons et cultiver vos oliviers ; pour ce beau métier on n'a pas besoin d'or : pour moi, je ne me bats pas contre un langoureux berger. Cette ironie enflamme de rage votre époux ; il s'avance sur le duc, lui demande de se mettre en garde. M. de *** n'en veut rien faire, et votre malheureux époux, poussé par les furies, le perce d'outre en outre. En voyant privé de la vie celui dont j'étais le complice, je

sens la pointe des remords venir me déchirer, et j'essaye de retenir la duchesse qui cherchait à s'élancer de mes bras, sûr qu'elle médite quelque vengeance contre M. d'Orsange, qui, les yeux égarés, le front pâle et livide, considère, avec l'expression de l'horreur et de la douleur, le cadavre ensanglanté de celui qu'il avait appelé son ami: mais en vain je veux le préserver; le scélérat Saint-Péré, après avoir écarté à la hâte tout ce qui donnait l'idée de la cause de la mort du duc de***, ouvre la fenêtre et crie à l'assassin. Il y a un corps-de-garde en face de l'hôtel de M. de***. Le commandant du poste, suivi de dix hommes, se fait ouvrir les portes de l'hôtel. La duchesse, noyée de pleurs aussi trompeurs que ses pré-

tendues vertus, montre à l'officier M. d'Orsange, et l'accuse du meurtre du duc. Votre époux ne peut le nier, mais il ne veut point recevoir de fers; il se défend comme un lion: le nombre l'accable; il est désarmé et arrêté au moment où, voyant qu'il ne pouvait plus se défendre, il allait se percer de son épée.

» A l'instant où on le conduisait en prison, voyant que je ne pouvais alors réparer mes crimes, je profitai du tumulte pour m'enfuir chez mon frère, à qui j'appris tous mes torts et les malheurs de M. d'Orsange. Il m'affermit dans la bonne résolution de les réparer autant que je le pourrais; et c'est pour y parvenir, madame, que je suis venu vers vous. Ayez la bonté de me pardonner et de me suivre. Venez à Avignon,

mon frère est ami du geôlier, et obtiendra de lui que vous voyiez votre époux. Son danger est très-grand, car la duchesse le poursuivra avec acharnement; mais j'ose espérer que mes aveux et le témoignage de deux domestiques de la maison de M. de***, qui ont tout vu, et qui m'ont promis de dire la vérité, joints au crédit de votre famille, le sauveront...»

Laurent avait tellement pressé la marche du cheval qui nous conduisait, qu'en moins d'une heure nous fûmes chez son frère. Il nous attendait; et ma mère, sans lui donner le temps de parler, lui dit: Conduisez-moi, mon cher Thibeau, près de d'Orsange: que je meure dans ses bras! — Vous ne mourrez point, madame, et nous sauverons

votre époux. — Hélas! je ne puis m'en flatter. Comment aurai-je la force d'agir? Le coup que j'ai reçu est là, en mettant la main sur son cœur, et je ne puis en guérir. A ces mots je jetai un cri perçant; des larmes inondèrent mes joues. Ma mère, qui n'avait point paru ni m'apercevoir, ni m'entendre depuis notre départ, vit l'état cruel où me mettait l'idée de sa perte; et me serrant contre son cœur, pour la première fois depuis notre malheur, me dit : O ma Caliste, pardonne à ta mère si elle a pu t'oublier quelques heures! je te jure, si mes maux ne deviennent pas au-delà de mes forces, de vivre pour toi. Mais ne perdons plus de temps et volons près de ton père, qui sûrement a grand besoin de nos

consolations. Nous sortîmes avec M. Thibeau, qui, donna le bras à ma pauvre mère, qui, sans l'appui de cet homme, n'eût pu espérer de revoir son malheureux époux. La prison était assez loin de la demeure de Thibeau ; la distance paraissait énorme à notre impatience. Nous y arrivâmes enfin. Le geôlier, à la prière de Thibeau, voulut bien consentir à nous ouvrir le cachot de mon père ; mais il lui refusa d'y entrer avec nous. Il voulait nous attendre ; mais ma mère lui dit qu'elle passerait le reste du jour près de son époux, et qu'il vînt la chercher le soir. Conduites par le geôlier, nous traversâmes de longues et sombres voûtes, et arrivâmes enfin à une porte de fer, qui, roulant avec effort sur ses gonds, nous

laissa pénétrer dans un cachot humide. Le gardien de la prison, après avoir remis sa lampe à ma mère, referma sur nous la porte. Elvire me tenant par la main, s'avança dans l'ombre, que dissipait à peine la lumière tremblante qu'elle portait. Sa faible voix appelait d'Orsange, rien ne répondait à ses accens. Enfin nous arrivons au fond du cachot, et je ne sais comment peindre l'horrible tableau qui se présenta à mes regards. Mon père, enchaîné à un bloc de pierre qui lui sert de couche, la tête renversée, la poitrine haletante, me paraît toucher à sa dernière heure. Ma mère se penche sur lui, le presse de ses bras défaillans, fait retentir de ses gémissemens les voûte insensibles de ce lieu effroyable. Je couvre de bai-

sers une des mains de mon père, qui pend à ses côtés. L'infortuné ouvre alors un œil mourant ; il tourne vers nous ses regards. Sa bouche s'ouvre avec effort, et des sons à peine articulés, nous font cependant entendre ces dernières paroles que la douleur et les regrets déchirans ont tracées, d'une manière ineffaçable, dans ma mémoire. Le ciel, dit-il, n'est donc pas inexorable! il pardonne en faveur du repentir, puisqu'il a permis que je vous revisse, chers objets de mon amour, et que ce sera dans vos bras que va finir une vie que les passions ont empoisonnée, et que ma main téméraire vient de terminer par un crime. C'est un bonheur que je ne devais pas espérer. Voyant ma fortune s'engloutir par le plus funeste de

tous les désordres, je portai, dès cet instant, sur moi un poison subtil, pour échapper ainsi au déshonneur si j'en étais atteint. Hélas! ce poison, qui était resté caché sur mon sein, coule depuis plusieurs heures dans mes veines. Je n'ai pu résister à la crainte de l'échafaud, à l'isolement affreux où je me trouvais, et j'ai cru qu'il m'était permis de sortir, avant l'heure marquée, d'un monde où je ne devais plus que souffrir. Je l'ai cru, et j'en étais déjà puni par la terreur que me causait le jugement céleste, lorsque toi et ma Caliste vous m'avez apparu comme des anges consolateurs.... Je vous bénis, mon amie.... vos lèvres vont la recueillir... Dois-je me plaindre? je meurs, mais ma mort est sans souffrances........

En finissant ces mots, ses yeux se fermèrent pour toujours, Les miens épouvantés se portèrent sur ma mère. Ah ! n'était-ce pas assez de perdre mon père ? fallait-il me ravir à la même minute celle qui m'avait portée dans son sein ! C'était un genre de malheur qui n'était fait que pour moi. Mais je ne pus m'abuser, et ne fus que trop certaine que la mort avait frappé l'infortunée Elvire du même coup qui avait tranché la vie de mon père ; et je me figurai, en tombant auprès de leurs dépouilles mortelles sur la froide terre, que j'allais être jointe à eux dans les demeures célestes. Mais, hélas ! je fus trompée dans mon attente, et je fus rendue à l'existence. Depuis cet instant, la nature entière est couverte pour moi d'un crêpe fu-

nèbre, et je ne puis me rappeler les événemens qui le suivirent, que parce qu'il est impossible à une ame biennée d'oublier les bienfaits. Je me crus transportée dans les régions aériennes, quand mes yeux se rouvrant à la lumière, je trouvai près de moi une femme d'une figure angélique, qui me souriait avec bonté. Mais bientôt je sus que j'étais sur la terre, puisque les ombres chéries d'Elvire et de d'Orsange n'étaient pas à mes côtés. Cet être précieux, et qui me prodiguait tant de soins, n'était autre que Sophie, l'amie, la parente, la compagne ancienne de ma mère, la vôtre enfin. Elle m'apprit bientôt les liens qui nous unissaient, me confirma les malheurs dont le souvenir vint se présenter à moi; et je sus d'elle

comment je me trouvais transportée, ainsi que par un pouvoir magique, du fond d'un cachot où j'avais vu la mort m'enlever tout ce que j'aimais, dans le château de Chavançai.

A l'heure où le geôlier apportait le triste repas de mon père, il fut saisi d'effroi en le trouvant sans vie, ainsi que ma mère. Pour moi, il s'aperçut que j'existais; mais, craignant d'être compromis, il s'embarrassa peu de me tirer de l'état où j'étais, et courut à la hâte chez le lieutenant-criminel. La justice se transporta dans la prison; et au moment où on en sortait les restes déplorables des auteurs de mes jours, et que me trouvant toujours sans connaissance, l'on me portait dans ces asiles que la pitié publique

consacre à l'infortuné sans ressource, il y avait un tel concours de ces hommes qui cherchent les spectacles de douleur pour se créer des sensations, qu'il était impossible de traverser la rue où la prison est située. Elle conduit à la route d'Italie. Une voiture de poste cherchait en vain à se faire un passage ; elle était sans cesse barrée, quand le voyageur qui était dedans, ordonna d'arrêter, de peur d'être cause de quelque accident. Il demanda à des femmes, qui étaient près de sa portière, la cause qui rassemblait cette foule.. On la lui apprend. Aussitôt il s'élance de sa voiture, et courant à ceux qui me portaient, il leur ordonne de s'arrêter, et d'attendre, pour continuer leur chemin, qu'il ait parlé au lieu-

tenant criminel. Mais que devint-il, en apercevant les restes infortunés de ma mère ! Rien ne put l'empêcher de presser encore de ses lèvres les mains de sa malheureuse amie. Il ne s'arracha d'auprès d'elle, que pour s'occuper de moi. Il vola chez le magistrat. Il lui apprit qu'il se nommait de Sernan, qu'il était ami de mes parens, et demanda de me conduire près d'eux ; ce qui lui fut accordé. M. de Sernan, oui, c'était lui que la Providence envoyait au secours de la fille de celle qu'il avait tant aimée, renonçant au voyage qu'il avait entrepris pour chercher à rétablir sa santé délabrée, me fit transporter dans une auberge, et appela le meilleur médecin de la ville, qui l'assura qu'on me sauverait, et qu'on pouvait me faire

voyager sans danger. La connaissance ne m'était point revenue. M. de Sernan, qui eut pour moi les bontés d'un père, attendit trois jours à Avignon, pendant lesquels il fit suspendre toute poursuite contre la mémoire de mon père, à qui il fit rendre, ainsi qu'à ma mère, les derniers devoirs. Voyant que le délire le plus complet avait succédé à mon premier état, il me fit mettre dans une litière, avec un guide, me suivit dans sa voiture, et m'emmena ainsi à Veimar, l'ame froissée de sa douleur, et de celle qu'il allait causer à votre mère, qui était toujours retenue à Chavançai par la position cruelle où était son père. Il alla la trouver, ne se sentant pas la force d'apprendre lui-même à mon aïeul les malheurs dont il avait

avait été presque témoin. Dès que ma cousine connut l'affreuse catastrophe qui me laissait sans appui sur la terre, elle jura de remplacer pour moi la tendre mère que le sort m'avait ravie. Mais il fallait instruire le marquis de la perte qu'il venait de faire : c'était pour elle ce qu'il y avait de plus pénible; cependant elle s'y résolut, ne pouvant s'en dispenser, pour être libre de me soigner elle-même. Le marquis écouta, sans proférer un mot, le récit des derniers malheurs et de la mort de son Elvire, et dit : Je devais m'y attendre. Il supplia ma cousine de m'aller chercher à Veimar.

Aussitôt que je fus arrivée, il entra dans la chambre où l'on m'avait portée, et me bénit, à ce que m'a

appris votre mère, car je ne le vis point. Il s'enferma dans son appartement en me quittant, et la douleur qu'il avait concentrée dans son cœur, le conduisit en peu de jours au tombeau. Il mourut dans les bras de votre père, qui était arrivé de Paris pour aider sa Sophie à supporter le poids des malheurs qui l'accablaient; car mon grand-oncle ne paraissait pas devoir exister plus que quelques jours. La nature brisa au même moment la trame de la vie des deux frères, et madame de Chaumont eut à pleurer à la fois sa famille entière : mais elle était mère, et elle sut commander à sa douleur. Le ciel la récompensa de ses vertus, en donnant à ses soins tout le succès qu'elle pouvait en attendre.

Trois semaines après mon arrivée à Chavançai, je revins à la raison et à la vie. Ma cousine me donna peu à peu les détails que je viens de vous rapporter. Elle me jugea assez bien pour m'apprendre, sans ménagement, que mon aïeul m'avait déshéritée en faveur de M. de Chaumont, et ne me laissait que douze cents livres de rentes viagères, et trois mille livres comptant. Comment en aurais-je été affligée? qu'importe la fortune, à qui a perdu tout le charme de la vie. Je fus bientôt en état de quitter avec ma chère bienfaitrice, une maison qui ne lui offrait plus que des souvenirs funestes, et nous arrivâmes promptement à Paris, où j'aurais été parfaitement heureuse, si.......... si le bonheur pouvait exister avec

les souvenirs horribles qui m'occupent sans cesse. Ma cousine, qui me tient lieu de mère, m'a continué ses soins. J'ai tout fait pour mériter de plus en plus ses bontés. Votre société, mes chères amies, a allégé mes douleurs; mais rien ne peut les effacer de mon cœur, qui en a reçu une blessure mortelle. La solitude convient seule à mon sort et à mon peu de fortune. J'ai obtenu de ma cousine de me faire acheter, avec la somme que mon aïeul m'a laissée, la chaumière de Blanfort, et c'est là où j'espère finir mes jours.

A peine Caliste avait-elle fini de parler, que ses cousines se précipitèrent dans ses bras, et la couvrirent des larmes du plus profond attendrissement. Ernest, debout, les bras croisés sur sa poitrine, re-

gardait ce touchant tableau dans un morne silence. Il n'avait que trop compris à quel dessein ce récit avait été fait ; et il paraissait frappé de la crainte, non des malheurs qui avaient accablé les auteurs des jours de sa bien-aimée, mais de celle qu'ils n'eussent fait une telle impression sur son ame, que rien ne pût la décider à l'épouser, sans qu'il eût le consentement de son père.

Édouard, qui redoutait des obstacles aussi insurmontables, partageait ses alarmes ; et ces deux jeunes gens, dont l'amour le plus tendre et le plus vertueux occupait toutes les facultés, auraient envié le sort de d'Orsange expirant dans les bras d'une épouse chérie ; et la mort leur paraissait mille fois moins

douloureuse, que la persuasion où ils étaient qu'ils languiraient loin des objets de leur affection.

Le silence qui régnait dans ce moment, laissa entendre de très-loin le bruit d'une voiture. L'heure, la saison, qui n'était pas encore très-bonne pour voyager ; tout causa assez de surprise pour suspendre les sensations diverses que le récit de Caliste avait fait éprouver. M. Domandi l'exprima le premier. — Qui vient ici ? dit-il.

Madame de CHAUMONT.

Ah, si c'était lui !

ERNEST.

Dieu ! ce serait mon père ! Je suis trahi, où fuir ?

ALBERTINE, *le retenant.*

Que peux-tu craindre ? n'es-tu

pas avec tes plus tendres amis ?
As-tu oublié ce que je t'ai promis ?

Cependant le bruit approche, on entend distinctement le pas des chevaux, les fouets et les cors des postillons. Bientôt la voiture s'arrête; les chiens de garde avertissent qu'elle est à la porte de l'hospice. M. Domandi descend en hâte, et toute la famille de M. de Chaumont le suit par un mouvement involontaire. Madame de Chaumont croit et espère que ce peut être son époux, et dans ses enfans la crainte que la sévérité habituelle du marquis leur fait éprouver, cède à l'amour filial. Tous les cœurs volent au-devant de lui; et ils eussent été trompés dans leur plus douce attente, si cette voiture n'eût conduit à l'hospice qu'un étranger. La

portière s'ouvre, et un homme d'une figure aussi noble que gracieuse, se présente. Ce n'est pas le marquis de Chaumont; tous s'éloignent avec embarras, excepté Caliste, qui se précipite dans ses bras. C'est Sernan! elle seule l'a reconnu, elle seule paye le tribut de la plus tendre reconnaissance; et tandis que l'ame du trop sensible ami de l'infortunée Elvire se livre au seul bonheur qui lui reste, toute la famille Chaumont attend, avec une sorte d'inquiétude, l'explication de la conduite de Caliste, qu'elle ne comprend point; mais M. de Chaumont suit de près, et un cri se fait entendre : C'est mon père! et déjà toutes les filles du marquis le serrent dans leurs bras. Madame de Chaumont, qui avait exigé que son

fils ne s'éloignât pas, le force à se rapprocher de son père. Le marquis lui tend la main avec bonté, et lui dit : Je te revois, le ciel a comblé mes vœux ! Ce doux accueil rend la joie au bon Ernest; elle est encore augmentée par la présence de Sernan, qu'enfin on reconnaît. MM. Domandi et Édouard s'empressent autour des voyageurs, que l'on fait monter dans la bibliothèque, où un grand feu les attend. Au premier moment on répond à peine ; les questions se croisent, on est trop heureux pour mettre de l'ordre dans ses discours. Enfin M. de Chaumont prend ainsi la parole.

M. de CHAUMONT.

Rendez graces, mes enfans, à ce

digne ami (montrant M. de Sernan); c'est à lui que nous devrons tout notre bonheur, car c'est lui qui m'a fait enfin renoncer au plan que j'avais suivi depuis votre naissance. L'exemple terrible des malheurs d'Elvire m'avait persuadé que l'on ne pouvait employer trop de sévérité dans l'éducation. Je venais de recevoir la lettre de votre mère, qui m'apprenait et l'arrivée d'Ernest et sa maladie. J'étais au désespoir, mais je n'en voulais pas moins tenir à mes principes : Sernan arriva à Turin. J'avais besoin d'un cœur où épancher ma douleur ; celui de ce précieux ami répondit à mes alarmes ; mais bientôt il me fit voir que j'avais été seul cause de mes chagrins ; que si j'avais voulu il y aurait déjà long-temps que nous se-

rions heureux; et il me détermina à partir sur-le-champ. Mais combien, dans le voyage, n'ai-je pas tremblé d'avoir pris trop tard cette résolution, qui, j'espère, vous rendra tous heureux !

Nous le sommes tous, s'écrièrent les enfans et la mère, dès que nous vous revoyons.

LE MARQUIS.

Encore un moment, mes enfans, et je crois que vous le serez davantage. Sernan s'est chargé d'entretenir sa pupille d'une affaire importante : sa réponse sera ma loi.

SERNAN.

Oui, ma chère Caliste, votre respectable parent veut bien me charger de ses plus chers intérêts, et je me trouve heureux d'être son in-

terprète. Et se levant, il prit la main de Caliste et l'emmena sur le sofa où Albertine avait appris le secret de M. Archem. Ils parlaient si bas, qu'Ernest même ne pouvait les entendre. Cependant madame de Chaumont s'informait de ce qui avait déterminé M. de Sernan à revenir en France ; car après la mort d'Elvire, il avait juré de quitter pour jamais sa patrie.

LE MARQUIS.

Vous vous souvenez, ma chère amie, que vous m'envoyâtes le portrait de mes trois filles : eh bien, un de ces portraits a changé sa résolution.

Madame de CHAUMONT.

Celui d'Albertine, je gage, car c'est celui de ma pauvre cousine.

LE MARQUIS.

Il l'a trouvé si ressemblant à Elvire, que d'abord il a voulu me le voler ; puis il a prétendu qu'il pouvait obtenir davantage; et alors il s'est décidé à venir avec moi. J'espère que son voyage ne sera pas inutile : n'est-il pas vrai, Albertine, que tu te marierais volontiers ?

ALBERTINE.

Non, mon père, et loin de penser à aucun établissement, je voulais vous demander de disposer de ma dot pour une belle et aimable personne qui est sans fortune.

LE MARQUIS.

Je devine de qui tu veux parler, mais cela ne sera pas nécessaire.

M. DE SERNAN, *se levant, s'approche du marquis, et lui dit à l'oreille:*

Ils s'adorent, mais ils ne sont pas les seuls qui s'aiment; Églé et Édouard, comme madame de Chaumont vous l'a mandé, s'aiment aussi, et il paraît que Caliste ne veut pas d'un bonheur que sa cousine ne partagera pas.

LE MARQUIS.

Il faut donc parler. Approchez, mes enfans. Voici le testament de l'aïeul de Caliste, qui me laissait l'administration des biens de sa petite-fille, jusqu'à la majorité de mon fils auquel il voulait qu'elle fût unie; et c'est là le mariage que je voulais terminer, et dont la nouvelle a fait fuir mon pauvre Ernest.

ERNEST.

Ciel! et j'ai pu douter des bontés de mon père!

CALISTE, *se jetant dans les bras de madame de Chaumont.*

O vous, qui m'avez tenu lieu de mère, disposez de mon sort!

Madame de Chaumont, prenant la main de son fils, la met dans celle de Caliste, et tous deux vont tomber aux genoux de M. de Chaumont, qui les relève et les serre contre son cœur; puis se retournant vers M. Domandi, il lui dit: On m'a prévenu que ce n'étaient pas les seuls heureux que j'avais à faire, et malgré qu'il soit d'usage que l'on demande à un père sa fille en mariage, c'est moi qui vous offre la mienne pour Édouard.

DOMANDI.

Dieu! serait-il possible, et le ciel daignerait-il récompenser le peu de bien que j'ai fait, en rendant mon Édouard le plus fortuné des hommes !

Édouard, qui était tombé aux pieds d'Églé, tellement saisi par la joie, qu'il ne pouvait s'exprimer, se releva enfin, et vint exprimer à monsieur et à madame de Chaumont toute sa reconnaissance, le respect et l'attachement qu'il leur vouait pour toujours ; il jura de faire le bonheur de leur adorable fille, qui ne pouvait dissimuler sa joie.

Madame de CHAUMONT.

Jamais plus de vertus ne se seront trouvées réunies; pardonnez-moi,

mes enfans, d'avoir trahi un secret que vous ne m'aviez pas confié, mais qui n'a pu échapper à l'amour maternel.

LE MARQUIS.

Oui, mes enfans, avant que d'être venu vous joindre, je connaissais votre respectable hôte et son brave fils. Je savais que mon Églé avait apprécié les rares qualités du philosophe, qui l'avaient disposé à sentir le prix de celles de son fils; et comme tout se trouve conforme au goût d'Églé, qui sera la plus sensible et la meilleure des femmes, je la verrai sans regret habiter cet asile de la bienfaisance.

ÉGLÉ.

Je ne pourrai y être heureuse

qu'autant que vous y viendrez souvent.

LA MARQUISE.

Très-souvent.....

On vint avertir que le souper était servi, et la joie des deux heureux couples se répandit dans l'ame de tous les convives. Rien ne fut si aimable que ce repas. Archem seul paraissait ne point prendre part au bonheur général. Albertine s'en aperçut et le plaisanta; il se défendit assez mal. Le marquis se mêla de la querelle, ce qui lui rappela qu'il avait reçu, la veille de son départ de Turin, des dépêches de Varsovie, parmi lesquelles était un paquet à l'adresse de M. Archem. Il se fit apporter son porte-feuille et le lui remit. Qui pourra exprimer la joie qui

brilla dans les yeux de notre savant! Albertine, qui avait beaucoup d'amitié pour lui, et qui se souvenait qu'elle aurait pu lui causer du chagrin sans l'extrême bonté de sa mère, avait le plus extrême desir de le servir. Elle lui demanda donc, avec un sensible intérêt, si les nouvelles qu'il avait reçues étaient celles qu'il attendait.

ARCHEM.

Oui, je suis rentré dans les possessions de mes pères, en Pologne : me voilà aussi riche que j'étais pauvre ; mais à quoi me serviront mes richesses ?

SÉRAPHINE.

A acheter les meilleurs instrumens de physique qui soient en Eu-

trope. On rit de cet emploi de la fortune du philosophe, mais on ne lui en fit pas moins les plus sincères complimens sur le changement de sa position. Après le souper on se retira; et M. le marquis de Chaumont entretint sa femme du projet de fixer M. de Sernan auprès d'eux, en le mariant à Albertine. La seule chose qui lui faisait craindre qu'elle n'y consentît pas, c'était la différence d'âge. Il y en a plus, reprit madame de Chaumont, entre M. Archem et Séraphine, et cependant ce digne ami est éperdument amoureux d'elle. Il n'ose vous en parler.—Il a tort, dit le marquis; sa haute naissance, ses richesses, et plus encore ses rares vertus, le rendent l'un des plus grands partis que ma fille pût trouver; cepen-

dant je vous jure de ne les contraindre ni l'une ni l'autre.

Le lendemain, au déjeuner, on parla du bonheur d'Ernest et d'Édouard. Leurs belles ames se livraient à la douce joie de faire leur bonheur, sans avoir manqué au plus saint des devoirs, quand M. de Chaumont adressa la parole à M. Archem. Séraphine, mon cher ami, vous a conseillé hier d'employer vos grands biens à acheter des instrumens de physique; mais n'avez-vous pas d'autres desseins que de penser uniquement aux sciences ?

ARCHEM.

Quand on ne peut faire partager son bonheur, il n'est plus qu'un fardeau insupportable.

LE MARQUIS.

Et vous ne soupçonnez pas, mon

cher, qu'il existe quelque personne qui voudrait vous aider à le porter?

ARCHEM.

Hélas! une seule....

ALBERTINE.

Une seule! eh bien, il faut lui en parler, à cette seule personne qui peut vous aider à supporter la vie.

ARCHEM.

Elle eût pu m'entendre, mais toujours attachée aux connaissances sublimes.....

ALBERTINE.

Ah! c'est notre savante. Séraphine, réponds donc à ce que te dit le duc Archem?

SÉRAPHINE.

Moi, je ne me mêle en rien de tout ceci; que mon maître obtienne

l'aveu de mon père, et que sur-tout il continue à travailler avec moi, et je ne demande pas mieux que de lui être unie.

ARCHEM.

Serait-il possible! tant de bonheur!

ALBERTINE.

Allons, ma sœur, réponds donc aux transports de ton cher futur!

SÉRAPHINE.

Que mon père ordonne.

LE MARQUIS.

M. le duc Archem nous honore.

ALBERTINE.

Eh bien, ma sœur!....

ARCHEM.

Un mot, belle Séraphine! et vous me comblerez de félicité.

SÉRAPHINE.

Il est dit, dès que mon père a prononcé.

ALBERTINE.

Vous voilà tous mariés ; moi je reste avec ma mère.

LA MARQUISE.

Tu n'y resterais pas seule, si tu voulais. Un ami, qui n'a connu le malheur que depuis qu'un sort funeste lui a fait rencontrer ma pauvre cousine, demande à retrouver, dans sa vivante image, une félicité qui lui est échappée comme un songe. Nous lui avons les plus grandes obligations : mon Albertine voudra-t-elle acquitter sa famille ?

SERNAN.

Rendez-moi l'amour de la vie auquel

quel les malheurs d'Elvire m'auraient fait renoncer, si je ne savais pas que le plus grand des crimes est d'attenter à son existence.

SÉRAPHINE.

Oh ! si vous me trouvez digne de remplacer dans votre cœur la mère de Caliste, je serai trop heureuse de vous faire oublier les maux que vous avez soufferts pour elle.

LE MARQUIS.

Je reçois ta parole, mon Albertine, avec d'autant plus de plaisir, que tu ne nous quitteras pas, et qu'ainsi le meilleur ami que j'aie, sera sans cesse avec nous.

Le reste de la journée se passa dans les plus douces jouissances. On convint que les quatre mariages se feraient à l'hospice, où Eglé

resta avec son beau-père et son mari, avec qui elle partagea les soins d'une active bienfaisance, et en laissa l'exemple à ses enfans ; et il ne se passait pas un an sans que M. et madame de Chaumont ne vinssent les voir.

La duchesse d'Archem voyagea dans toute l'Europe avec son duc, et fut aussi célèbre par ses hautes connaissances que par sa rare beauté. Elle n'eut qu'une fille, qui fut mariée avec un fils d'Ernest, dont le bonheur avec Caliste fut aussi pur que constant. Cet intéressant couple alla visiter les lieux où avait vécu l'infortunée Elvire. Caliste ne put revoir, sans un profond attendrissement, la chaumière de Blanfort, où ils établirent un pauvre ménage pour la soigner. Ils revinrent

à Chavançai, que M. de Chaumont avait donné à son fils, et y firent élever un mausolée à la mémoire d'Elvire, dont ils donnèrent le nom à leur fille aînée.

La gaîté d'Albertine vainquit la mélancolie de Sernan, comme l'amour dissipa celle de Caliste ; et cette famille fut aussi heureuse qu'elle méritait de l'être.

FIN.

De l'Impr. de Lerouge jeune, Cour du Commerce, Maison de Rohan.



